
Saint Louis
par GENEVIÈVE VEUILLOT
RAOUL AUGER
Collection "Belles Histoires et Belles Vies"
29

*COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES » N° 29*

Geneviève VEUILLOT

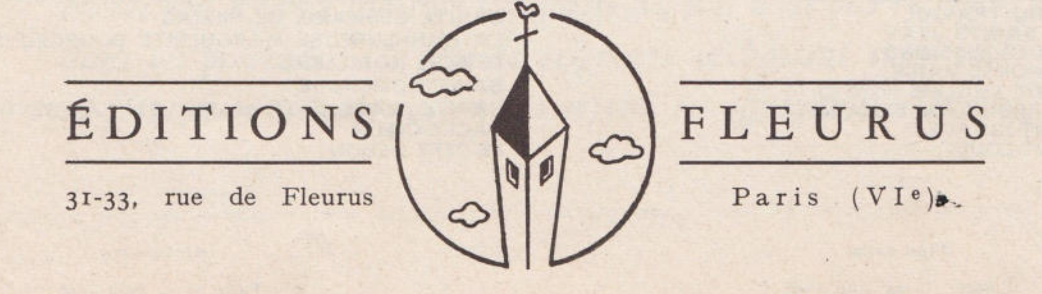
# SAINT LOUIS

*ILLUSTRATIONS*

*DE*

*LE RALLIC ET R. RIGOT*

2e édition



# *PRÉFACE*

*Le « siècle de saint Louis », c'est ainsi que, dans notre histoire, nous appelons le XIIIe siècle, tant la belle figure du grand Roi a dominé son époque.*

*Roi de l'honneur, type du vrai chevalier, Louis IX est aussi tout simplement un modèle de devoir d'état familial : fils soumis et déférent, époux sans reproche, père admirable, il a donné l'exemple de toutes les vertus ; c'est un grand saint de notre France.*

*Les petits Français qui vont lire sa vie doivent être fiers d'appartenir à un pays pour lequel Dieu a montré tant d'amour que, tout au long de son histoire, Il lui a donné des saints pour lui servir de protecteurs et de modèles : sainte Geneviève, saint Louis, sainte Jeanne d'Arc...*

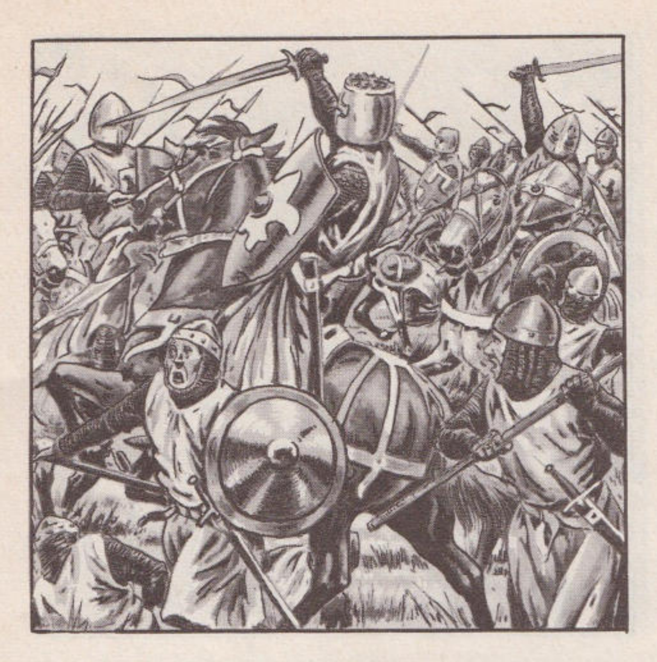
*En montant sur le trône, à l'âge de douze ans, Louis trouve une France divisée : l'autorité du Roi n'est pas reconnue dans les provinces, les grands seigneurs se battent entre eux, la force tient lieu de justice, la misère est effroyable... Quand*

*il meurt, quarante-quatre ans plus tard, la France est pacifiée, unie, prospère, la justice est rendue, les malheureux sont secourus.*

*Mais il y a quelque chose d'encore plus beau dans la vie de saint Louis : c'est la magnifique épopée des Croisades. Echec apparent pourtant, car ces deux expéditions n'ont pas atteint leur but : délivrer les Lieux Saints. Cependant, c'est là que le saint est encore plus grand que le Roi, que le « Sergent du Christ » sert son Seigneur avec désintéressement, avec amour, n'hésitant pas à tout quitter, famille, patrie, pour obéir à l'appel de Dieu.*

*Que tous les petits « Louis » de France, et les autres garçons de chez nous trouvent en saint Louis un exemple de fidélité totale à la Voix qui parle à leur conscience, même - et surtout - quand ce sont des choses difficiles que Dieu leur demande.*

Pierre HAMEL



**1** 1214 : c'est l'année de Bouvines. Date importante dans l'histoire de notre pays. Pour la première fois, unis autour du roi Philippe-Auguste, tous, chevaliers, barons, grands seigneurs, bourgeois, simples paysans, luttent pour chasser les envahisseurs anglais et allemands qui se sont alliés contre nous.

Ils sont tellement sûrs de leur victoire qu'avant la bataille, ils se sont déjà entendus pour se partager la France ! Mais la bravoure des soldats et l'habileté du Roi ont raison des ennemis. La France est sauvée !



**2** Quelques semaines auparavant, un petit prince est né au Château de Poissy. On l'a appelé Louis, comme son père le Dauphin. C'est dans l'église de cette petite bourgade de l'Ile-de-France qu'il est baptisé. Il gardera une telle fierté d'être devenu en ce lieu enfant de Dieu qu'il aimera signer ses lettres du simple nom de Louis de Poissy.

C'est dans ce château que l'enfant royal est élevé ; plusieurs frères et sœurs grandissent avec lui. Mais c'est à lui surtout, l'héritier du trône, que se consacre sa mère, Blanche de Castille, qui surveille elle-même l'éducation de ses enfants, tandis que son époux, Louis VIII, surnommé « le Lion », à cause de sa bravoure, se couvre de gloire sur les champs de bataille.

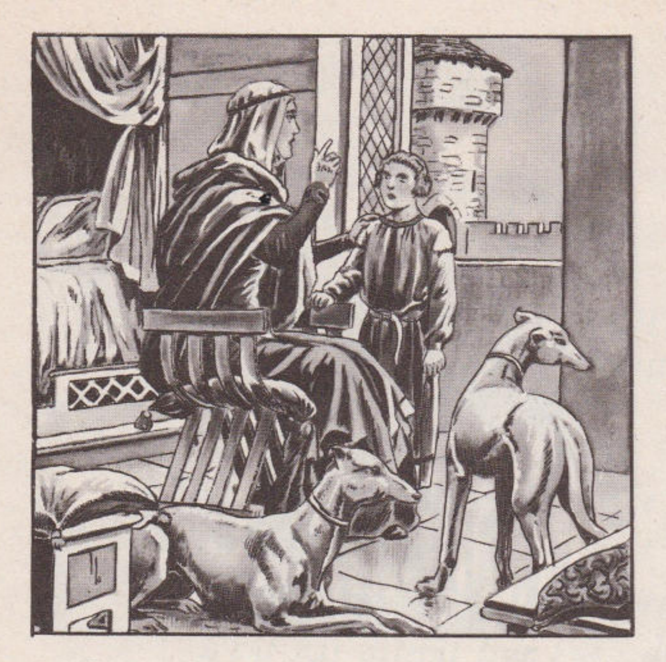


**3** C'est une femme de tête, Blanche de Castille, et une mère admirable. Elle est la fille du roi Alphonse VIII de Castille, prince vaillant et habile général, qui s'était rendu particulièrement célèbre en 1212, en remportant une grande victoire sur les Maures à Las Navas de Tolosa. Il les avait refoulés loin des Pyrénées, préparant ainsi la libération complète de l'Espagne, alors occupée en grande partie par les Infidèles.

La reine Blanche est une femme pleine de bon sens. Elle a conscience du rôle si difficile qui attend son petit Louis et elle l'élève avec fermeté.



**4** Il ne faut pas croire que le jeune prince qui grandit à Poissy soit déjà un petit saint ! C'est un enfant charmant, docile, travailleur, mais quelquefois turbulent. Un chroniqueur du temps nous dit : « Il s'arrangeait pour jouer .» Il s'échappe pour aller courir dans les bois qui entourent le château. Ce qu'il aime surtout, c'est canoter sur la rivière ou pêcher des grenouilles ou des écrevisses. Alors, il s'empresse de quitter les beaux habits de drap fin et de soie que sa mère veut qu'il porte, et de s'habiller comme un petit paysan. Il apprend aussi à monter à cheval.



5 Des professeurs très savants lui enseignent à lire, à écrire, et surtout le latin, qu'il finit par connaître si bien que, plus tard, il le parlera couramment.

Son précepteur est toujours avec lui, même quand il se promène ou s'amuse. Ce n'est pas un enfant gâté, loin de là. Et il lui arrive parfois d'être fouetté.... quand il a désobéi ou qu'il n'a pas su ses leçons.

Profondément pieuse, sa mère lui donne très tôt l'horreur du péché. On connaît la phrase célèbre qu'elle répéta souvent à son fils : « Beau fils, vous m'êtes grandement cher ; cependant, j'aimerais mieux vous voir mort à mes pieds que souillé d'un seul péché mortel .» Paroles que saint Louis ne devait jamais oublier.



6 Les années passent. Le petit Louis vient d'avoir douze ans. C'est un bel enfant blond, aux cheveux bouclés, au visage angélique, un enfant sage et pieux, mais en même temps plein de vie et d'ardeur.

Nous sommes en novembre 1226. Louis VIII tombe subitement malade et meurt en quelques jours. Le prince Louis est roi de France.

La situation est difficile. La France, à cette époque, n'a pas l'unité qu'elle aura plus tard ; les grands seigneurs veulent être maîtres, chacun dans sa province, et ont souvent du mal à reconnaître l'autorité du Roi. Louis VIII leur en imposait. Mais un petit roi de douze ans ! Une femme régente du royaume ! N'est-ce pas pour eux le moment de reprendre leur liberté ?



7 Mais Blanche de Castille est habile et courageuse ; elle se montre à la hauteur des circonstances. Sa première décision est de faire immédiatement sacrer le jeune Roi, après l'avoir fait armer chevalier.

Trois semaines après la mort de Louis VIII, le cortège royal se dirige donc vers Reims, où, depuis Clovis, tous les rois de France sont sacrés.

Le matin du premier dimanche de l'Avent, selon le cérémonial en usage depuis des siècles, l'Evêque et le Chapitre de la cathédrale se rendent en procession à la demeure où le petit prince a passé la nuit. Le pontife heurte la porte avec un marteau d'ivoire.



8 Sans ouvrir, un des officiers du Roi crie de l'intérieur :

« Qui venez-vous chercher ?

— Celui que Dieu a choisi pour régner sur nous , répond l'Evêque.

— Le Roi dort », reprend la voix à l'intérieur.

En effet, le prince Louis est couché sur un grand lit de parade, immobile, entouré de cierges, comme un mort. Il n'est pas encore Louis IX, il représente le Roi défunt.

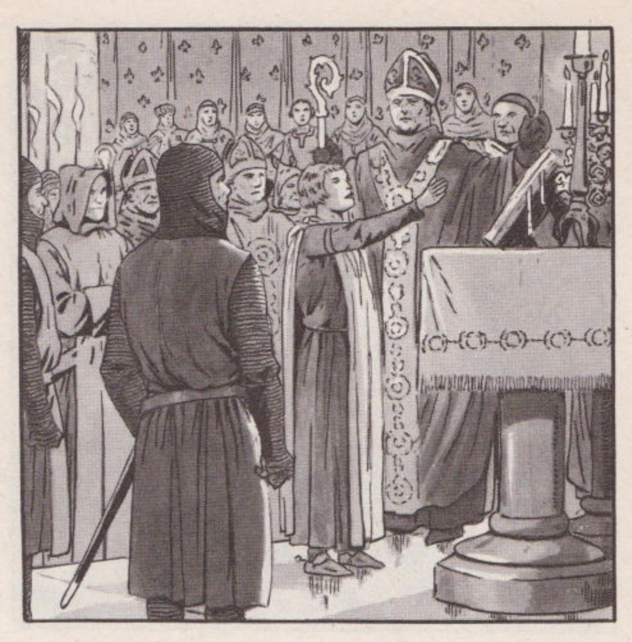
A deux reprises, l'Evêque frappe à la porte et obtient la même réponse. Mais, à la troisième fois, le grand chambellan ouvre la porte, et l'enfant royal se lève.



**9** On le revêt d'une longue robe blanche de drap fin, d'un manteau bleu doublé d'hermine, d'une toque de velours noir entourée de diamants et garnie d'une haute plume blanche. Alors il monte en selle. On a choisi pour lui un petit cheval arabe, à sa taille.

Le cortège se met solennellement en route vers la cathédrale, au son joyeux des cloches et des trompettes, au milieu d'une foule immense qui acclame ce gracieux enfant, son nouveau souverain.

La cathédrale est étincelante de lumières, ornée de draperies. Et la belle cérémonie du sacre se déroule suivant le rite traditionnel.



**10** C'est d'abord le serment prononcé par Louis, face au Tabernacle, la main sur l'Evangile. Serment par lequel il s'engage à « conserver l'Eglise en paix, proscrire et punir toutes rapines et rapacités, assurer la justice et la pitié dans les jugements, défendre l'unité de la foi contre les hérétiques ».

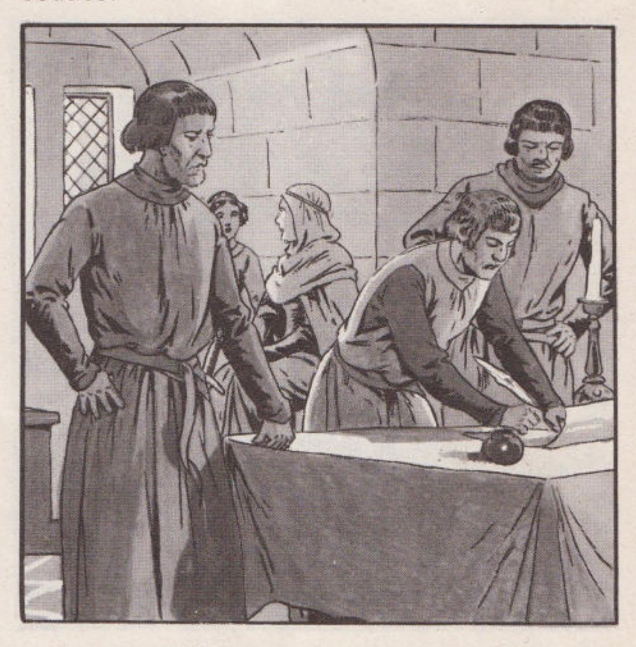
Puis l'Evêque prend la sainte Ampoule qui contient l'huile miraculeuse réservée au sacre des rois de France. La tradition raconte en effet que cette huile avait été apportée par un ange à saint Remi au moment du sacre de Clovis. Avec cette huile, le pontife fait au jeune prince les neuf onctions d'usage : sur la tête, la poitrine, le dos, les épaules, les aisselles et les coudes.



**11** Le Roi est alors revêtu du grand manteau d'hermine, et reçoit solennellement, l'un après l'autre, les insignes de la royauté : la couronne, le sceptre, la main de justice. Le voilà Roi ! Sous les voûtes de la cathédrale, le *Te Deum* éclate. Et le cortège sort et parcourt de nouveau les rues de la ville, accompagné par les cris de joie de la foule.

Le bon peuple de France est heureux d'avoir un roi et est tout prêt à l'aimer et à le servir.

Mais il n'en est pas de même des grands seigneurs, toujours agités, toujours prêts à reconquérir leur indépendance.



**12** Philippe-Auguste et Louis VIII ont réussi à les mater, mais ils espèrent bien profiter de la minorité de Louis IX pour obtenir ce qu'ils désirent et pensent n'avoir aucun mal à venir à bout d'une femme et d'un enfant.

Et voilà Philippe Hurepel, Pierre Mauclerc, le comte de la Marche, Hugues de Lusignan, Thibaut de Champagne, qui s'allient avec le roi d'Angleterre, Henri III, pour tenter de secouer le joug qui leur a été imposé.





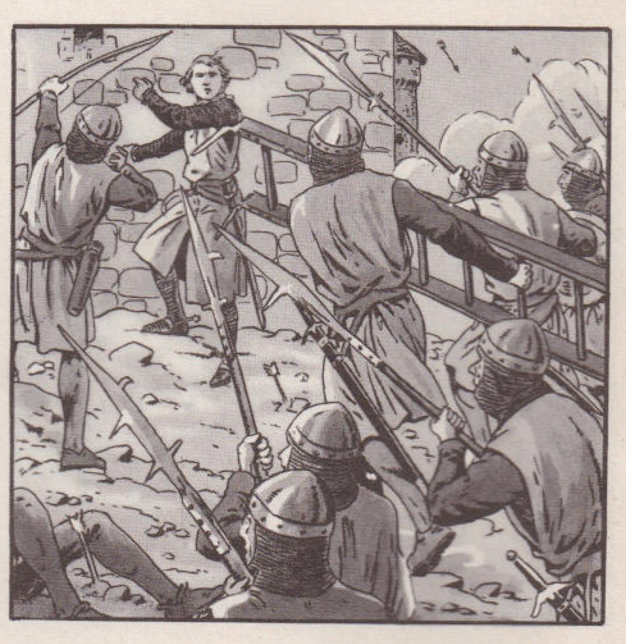
**13** En 1228, profitant d'un séjour de la reine Blanche et de Louis IX à Orléans, les conjurés se réunissent à Corbeil, sous le prétexte d'un rendez-vous de chasse, et décident tout simplement d'enlever le petit roi pour pouvoir ensuite imposer leur volonté à la reine. Mais, au dernier moment, Thibaut de Champagne, pris de remords, dévoile tout à Blanche de Castille. Celle-ci, qui était en route pour Paris, n'hésite pas. Elle s'arrête au château de Montlhéry, s'y enferme avec son fils, et appelle à son aide le bon peuple de Paris, qu'elle sait tout dévoué à son Roi.

**14** Et voilà Paris tout entier qui se déplace immédiatement. Tous unis pour garder leur Roi, bourgeois, artisans, marchands, clercs, étudiants, se mettent en route jusqu'à Montlhéry et accompagnent triomphalement le cortège royal, depuis le château jusqu'à Paris.

Les seigneurs n'osent pas attaquer pareille escorte.

Du coup, la coalition des barons s'émiette ; la plupart se soumettent. La France est sauvée...



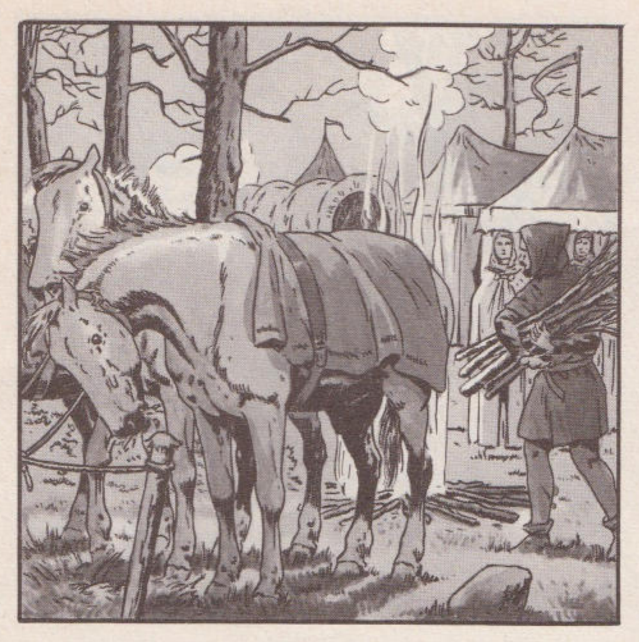


**15** Pas encore ! Les seigneurs qui avaient comploté l'enlèvement du Roi étaient furieux contre Thibaut de Champagne qui avait fait échouer le complot en prévenant la Reine. C'est à lui qu'ils s'en prennent maintenant, et, en janvier 1229, le comte de Bretagne et le comte de la Marche envahissent la Champagne, aidés par une armée anglaise, commandée par le prince Richard, frère du roi d'Angleterre. Le comte Thibaut doit reculer devant les ennemis ; il appelle son Roi à l'aide.

Louis IX, à cette époque, a quinze ans. C'est un bel adolescent, de haute taille, plein d'ardeur. Quand lui parvient l'appel de Thibaut, il bondit :

**16** « Madame ma Mère, s'écrie-t-il, Dieu veut assurément que j'aille au secours du bon comte Thibaut ; car si le sujet est loyal envers son seigneur, le seigneur doit aussi l'être envers son sujet et lui porter secours. Je ne peux rester ici davantage et refuser mon aide au comte Thibaut. »

L'expédition de Champagne est la première bataille de saint Louis. Il s'y jette avec toute la fougue de sa jeunesse. Par une manœuvre habile, il lance ses troupes dans une direction où ses ennemis ne l'attendaient pas, et c'est la forteresse de Bellême, dans le Perche, appartenant à Pierre Mauclerc, comte de Bretagne, qu'il attaque.



**17** C'est l'hiver, il fait terriblement froid, au point que Blanche de Castille, qui chevauche aux côtés de son fils, ordonne de faire allumer de grands feux pour empêcher les chevaux de périr.

Surpris par cette attaque imprévue, les défenseurs de la forteresse ne résistent pas longtemps. En moins de six jours, la garnison se rend.

Les autres places fortes s'empressent de capituler ; Pierre Mauclerc fait semblant de se soumettre ; l'armée anglaise rentre chez elle.



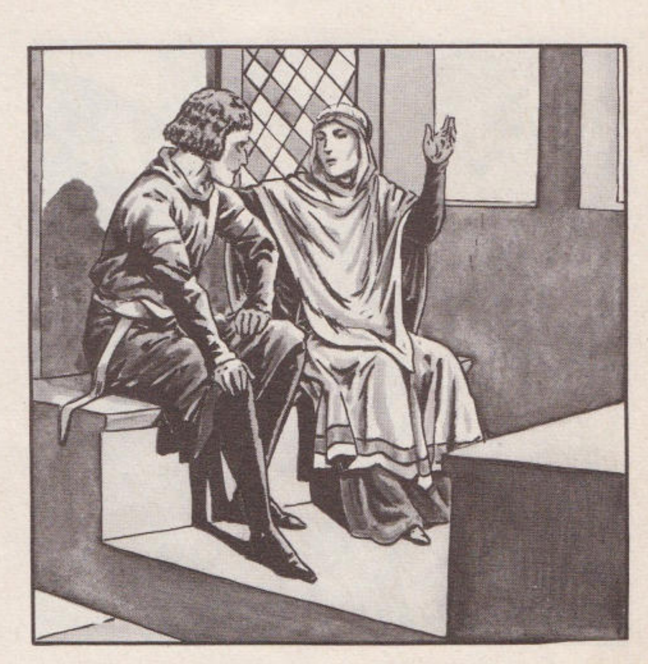
**18** Mais la défaite de cette coalition au Nord de la France a une conséquence inattendue au Sud. En effet, le comte de Toulouse, Raymond VII, chef des Albigeois, était en lutte contre les troupes envoyées par la Reine. Il avait espéré que les Anglais viendraient l'aider. Mais l'armée anglaise est retournée chez elle et les seigneurs français se sont soumis. Raymond VII reste seul.

Blanche de Castille profite de son découragement et lui envoie un messager de paix. Suivant ses conseils, Raymond reconnaît ses erreurs et se réconcilie avec son Roi, à qui il cède une partie de ses terres.



**19** Voilà donc la paix rétablie dans le Midi. Mais à l'Est l'agitation reprend. Incorrigibles, les grands seigneurs se dressent à nouveau contre la royauté, et la coalition se reforme, toujours avec les mêmes personnages. La Lorraine est envahie et pillée, le roi d'Angleterre débarque à Saint-Malo.

Heureusement, la Régente réussit à grouper autour d'elle les grands vasseaux fidèles à la Couronne. Indécis, divisés, les rebelles finissent par se soumettre, et le roi anglais rentre chez lui. Le 4 juillet 1231, une trêve est signée ; elle sera renouvelée en août 1235.



**20** Sur ce brillant succès se termine la régence de Blanche de Castille. Elle laisse à son fils, devenu majeur le 25 avril 1234, un royaume pacifié, fort à l'intérieur et redouté à l'extérieur.

Elle a bien travaillé pour la gloire du futur saint Louis, et la France peut lui être reconnaissante d'avoir consolidé l'œuvre entreprise par Philippe-Auguste.

Pendant les années que Dieu lui réserve encore, elle sera fréquemment consultée par Louis IX, qu'elle conseillera toujours habilement.



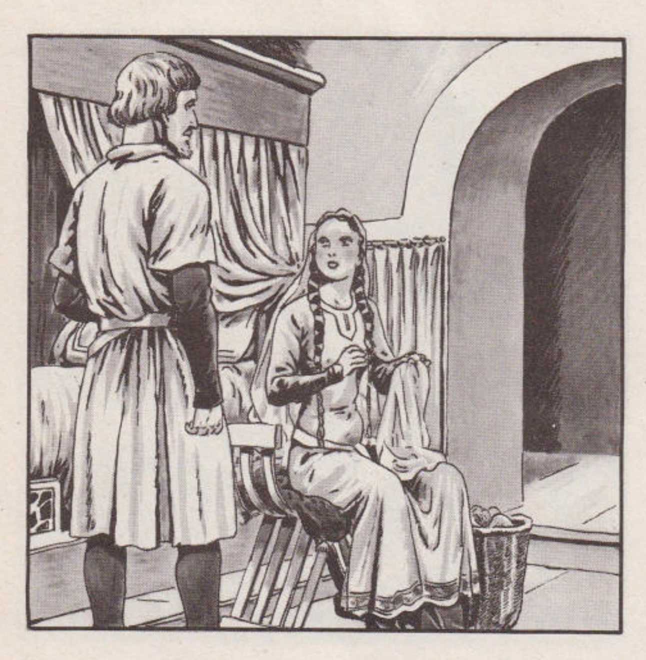
**21** A 21 ans, le roi de France est un beau jeune homme. Le moine franciscain Fra Salimbene nous le représente d'« un aspect angélique et d'une physionomie gracieuse ». Son visage est grave et son regard lumineux. C'est un vrai sportif qui se montre aussi bon nageur qu'excellent cavalier. Enfin, il a toutes les qualités du parfait chevalier.

Il en a aussi les vertus morales, car il a été élevé par sa mère dans le culte de l'honneur et l'horreur du mensonge. Une foi profonde et une ardente piété contribuent aussi à faire de lui un fiancé idéal pour celle qui sera appelée à s'asseoir à ses côtés sur le trône de France.



**22** Le choix de la Reine mère se porta sur une princesse de Provence, Marguerite. Elle avait trois sœurs qui, elles aussi, furent reines.

« Belle de visage, plus belle de foi, élevée dans les bonnes mœurs et la crainte du Seigneur », elle était la fille de Raymond Bérenger IV, comte de Provence. A peine âgée de 14 ans, elle conquit aussitôt la cour de France et le cœur de son époux par son charme, sa grâce, sa vivacité toute méridionale. Le mariage fut célébré à Sens, le 27 mai 1234, au milieu d'une grande foule qui acclama le Roi et la Reine, rayonnants de jeunesse et de fraîcheur.



**23** Le couple royal fut un ménage modèle, profondément uni. Dieu daigna lui donner onze enfants.

A côté du saint Roi, Marguerite sut tenir sa place — une grande place — parmi les plus glorieuses reines de France.

En particulier, nous verrons comment elle sut se montrer héroïque pendant la Croisade où elle accompagna son mari.

La reine Marguerite devait survivre assez longtemps à saint Louis ; elle ne mourut en effet qu'à 75 ans, en 1295, après avoir consacré ses dernières années aux aumônes et aux bonnes œuvres.



**24** Peu de temps après sa majorité, Louis IX doit de nouveau faire face à une révolte des grands seigneurs. Elle sera sanglante, mais il en triomphera après de dures batailles.

C'est une femme orgueilleuse qui est à l'origine et qui est l'âme de la révolte : Isabelle d'Angoulême, veuve de Jean-sans-Terre, mère du roi d'Angleterre. Elle s'est remariée avec Hugues de Lusignan, comte de la Marche. C'est elle qui pousse son mari à se rebeller contre le roi de France. En même temps elle écrit à son fils de la soutenir. Henri III débarque de nouveau à Royan, et tous les grands seigneurs de la région du Sud-Ouest se mettent en branle.

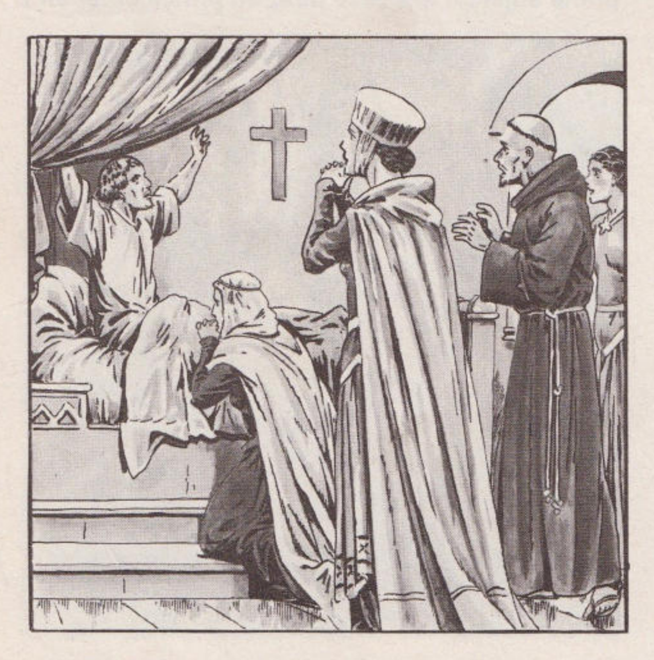


**25** Louis IX ne perd pas une minute. Il agit avec une telle rapidité, une telle décision, qu'il s'empare sans coup férir de plusieurs forteresses qu'il fait raser complètement. Puis il va au-devant des Anglais, les rencontre, le 20 juillet, à Taillebourg, ville fortifiée sur la Charente. Il n'y a qu'un seul pont, et l'armée anglaise le défend solidement. Alors le Roi fait construire un pont de bateaux, sur lequel il passe à la tête de ses troupes, électrisées par son courage. Effrayés, les Anglais ne songent qu'à s'enfuir. Ils se réfugient à Saintes. Le Roi les y poursuit, les en chasse. Le roi d'Angleterre renonce à la lutte, et, replié à Bordeaux, implore une trêve.



**26** Ces victoires si rapides impressionnent les rebelles. Abandonnés par le roi d'Angleterre, ils ne pensent plus, eux aussi, qu'à arrêter la lutte. Les uns après les autres, ils viennent faire leur soumission au Roi, qui leur pardonne généreusement, leur imposant néanmoins des conditions de paix favorables à l'intérêt de la royauté.

Cette fois, c'est bien fini. Les princes français ont enfin compris l'inutilité de leurs révoltes successives ; la paix de Lorris, en janvier 1243, marque le triomphe du Roi. Pendant tout le reste de son règne, les turbulents seigneurs se tiendront tranquilles.



**27** En 1244, saint Louis tombe malade, son état s'aggrave rapidement ; bientôt, il est mourant.

Le royaume tout entier est dans la peine. Dans toutes les églises, on organise des prières, des processions ; de tous côtés des supplications ferventes montent vers Dieu, pour qu'Il garde à la France son Roi bien-aimé !

Près du lit du malade, deux Sœurs veillent. L'une d'elles se penche vers lui. « C'est fini », dit-elle. Et elle veut lui rabattre le drap sur le visage. « Attendez, dit l'autre, il a encore l'âme au corps ».

Tout à coup, le Roi pousse un grand soupir, s'étire, et, d'une voix ferme, s'écrie : « Le Seigneur m'a visité et m'a rappelé d'entre les morts .»



**28** Puis il ordonne qu'on aille chercher l'Evêque de Paris. « Seigneur Evêque, lui dit-il, je vous prie de me mettre sur l'épaule la croix du voyage d'outre-mer .»

— Les seigneurs qui partaient à la croisade faisaient en effet coudre sur leurs vêtements une croix de laine rouge en signe de ralliement. La demande du Roi signifiait donc : « Je veux me croiser .» —

L'Evêque hésite, pense que le Roi délire encore, lui conseille de réfléchir, d'attendre sa guérison... mais Louis a cette belle réponse : « Seigneur Evêque, si Dieu m'a rendu la vie, c'est afin que je prenne cette résolution .»



**29** Alors l'Evêque impose à son souverain l'insigne du croisé. Celui-ci l'accueille avec joie.

Bien des obstacles cependant devaient surgir avant que saint Louis pût accomplir son vœu. Et d'abord les supplications et les remontrances de Blanche de Castille qui ne voulait pas le laisser partir. Mais le Roi, une fois pleinement rétabli, réaffirma solennellement sa résolution.

Arrachant la croix cousue à son vêtement : « Maintenant, s'écria-t-il, je ne suis plus hors de sens. J'ordonne donc qu'on me rende ma croix, car Celui qui sait toutes choses m'est témoin que je n'accepterai aucune nourriture jusqu'à ce que cette croix soit replacée sur mon épaule. » Il fallut bien la lui rendre.



**30** 25 août 1248 : départ de la septième Croisade à Aigues-Mortes.

C'est une merveilleuse épopée. Une fois de plus, la France, en allant au secours des Lieux Saints, occupés par les Musulmans, va réaliser sa belle devise : « Les gestes de Dieu par les Francs .»

Deux siècles auparavant, en 1096, Pierre l'Ermite avait prêché la première Croisade, et des milliers d'hommes, conduits par Godefroy de Bouillon, étaient partis, au cri de « Dieu le veut ».

Depuis lors, cinq expéditions s'étaient succédé, avec des alternatives de succès et de revers mais, en fin de compte, la Terre Sainte était toujours aux mains des Infidèles. Quel grand sujet de tristesse pour un prince chrétien !



**31** C'est avec toute l'élite de la Chevalerie française que Louis IX part. Il emmène avec lui sa femme, la reine Marguerite, ses deux frères, les comtes Robert d'Artois et Charles d'Anjou.

Sa mère, Blanche de Castille, l'accompagne jusqu'à Corbeil où elle lui fait ses adieux. La mère et le fils ne devaient plus se revoir en ce monde. Saint Louis lui avait confié la régence du royaume, et la garde de ses trois enfants. Il pouvait partir tranquille. En son absence, le pays serait bien gouverné.



**32** La flotte française comprend près de 2.000 navires. Ce sont des « galées »[1] et des navires-écuries, appelés « huissiers », pour emmener les chevaux.

Quand tout est paré, le Roi entonne le *Veni Creator*. La flotte s'ébranle et cingle vers l'île de Chypre, point de rassemblement prévu.

Une partie importante des Croisés, en effet, s'était déjà embarquée à Marseille, avec presque tous les bagages.

(1) Navires à voiles et à rames utilisés jusqu'au dix-huitième siècle.



**33** L'armée française dut attendre à Chypre pendant huit mois. Les voyages en mer étaient longs à cette époque, les bateaux ne naviguaient qu'à la voile et les vents contraires retardaient la marche. La Méditerranée est d'ailleurs souvent mauvaise en hiver.

Les renforts et le matériel attendus mirent de longs mois à parvenir à Chypre. Et ce n'est qu'au printemps 1249 que toute l'expédition, enfin au complet, put se mettre en route vers le but fixé : Damiette, port d'Egypte à l'embouchure du Nil.

Mais une violente tempête dispersa presque aussitôt la flotte, et ce ne fut que le 4 juin que les nefs royales touchèrent enfin au but.



**34** Impatient de débarquer, le Roi saute sur le rivage, l'épée à la main, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. A la tête de ses soldats, il poursuit les escadrons turcs qui, surpris par une attaque aussi foudroyante, s'enfuient en désordre.

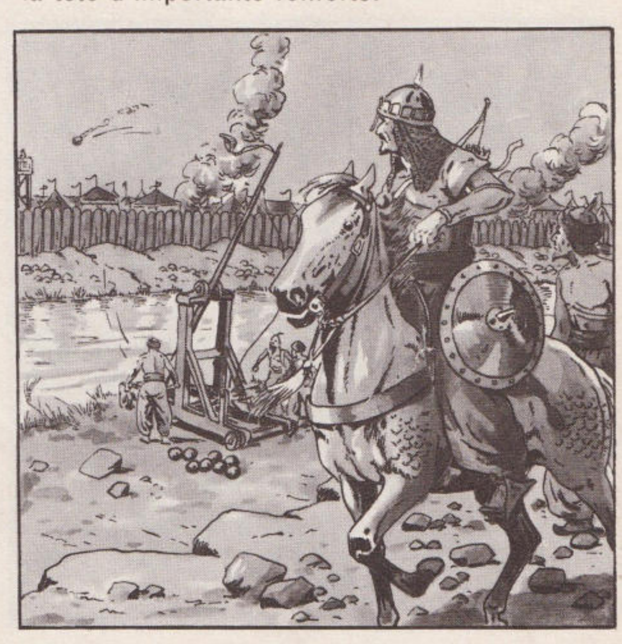
Le surlendemain, vêtu en pèlerin, Louis IX entre sans plus combattre dans la ville, abandonnée par l'émir Fakhr-Al-Din que le Sultan avait chargé de la défendre. La « furie française » a eu raison des Infidèles. Damiette est conquise. Saint Louis voudrait maintenant franchir le Nil et marcher sur le Caire, capitale de l'Egypte. Mais il faut attendre l'armée d'un autre frère du Roi, Alphonse de Poitiers, qui doit rejoindre à la tête d'importants renforts.



**35** L'attente dura six mois. Cette pause trop longue, en permettant aux Turcs d'organiser leur défense, devait se révéler désastreuse pour l'expédition.

Le 20 novembre 1249, l'armée française s'ébranle enfin. Les difficultés commencent aussitôt. Les Croisés ignorent que le delta du Nil se compose de plusieurs bras ; ils entreprennent une marche harassante dans les plaines marécageuses coupées sans cesse d'innombrables canaux.

Cheminant péniblement, ils arrivent devant le canal d'Achmoun, sur la rive opposée duquel se tiennent, rangées en bataille, les forces sarrasines, parfaitement adaptées par leur armement et leur équipement à la guerre en Orient.



**36** L'armée chrétienne doit suspendre sa marche et organiser un camp fortifié. Pour protéger les soldats qui essaient de construire une chaussée afin de pouvoir traverser le canal, Louis IX fait établir des « chats-châteaux », sortes de tours roulantes, à deux étages.

Mais les Sarrasins ont une arme redoutable, inconnue des Français, et qui sème l'épouvante dans leurs rangs. C'est le « feu grégeois »[1], dont ils bombardent les soldats au moyen de canons primitifs.

(1) Sorte d'étoupe enflammée contenue dans de petits barillets qui éclataient en tombant ; le feu ainsi libéré brûlait terriblement, même dans l'eau.



**37** Il semble de plus en plus impossible aux Croisés de construire la chaussée qui leur permettra de traverser le canal. Heureusement, un Bédouin se présente un jour au camp français et révèle, contre paiement d'une forte somme, l'existence d'un gué en direction de la place forte de Mansourah. Il propose même d'y conduire les Français.

Le Roi décide que cette solution est la seule possible, et qu'il faut l'adopter.



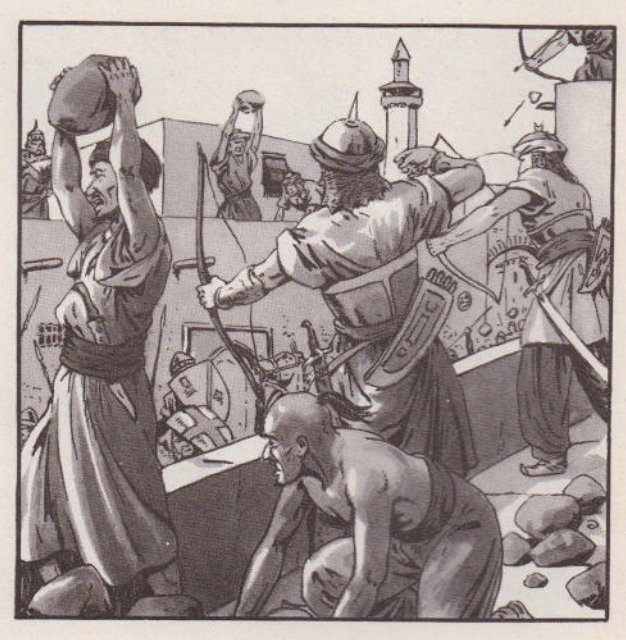
**38** Aussi, le 8 février 1250, ordonna-t-il la marche en avant. L'avant-garde, composée de Templiers[1] et des hommes de Robert d'Artois, passe le fleuve, se précipite furieusement sur les Turcs et, par une charge aussi folle qu'héroïque, pénètre en trombe dans Mansourah après avoir tué l'émir Fakhr-Al-Din, qui commandait l'armée égyptienne et qui s'attendait si peu à l'arrivée des Français qu'il sortait du bain à ce moment.

(1) Chevaliers de l'Ordre militaire du Temple, fondé en 1118 pour défendre les Lieux Saints.



**39** Malgré l'ordre formel du Roi enjoignant à son frère de se replier pour laisser à l'infanterie française le temps de rejoindre l'avant-garde, Robert d'Artois, emporté par sa fougue (comme devaient le faire plus tard le roi Jean II le Bon, Gaston de Foix, François Ier, et tant de preux valeureux de chez nous) pénètre dans Mansourah au cri de : « En avant, sus à l'ennemi ! »

Il se moque de ceux qui, autour de lui, essaient de lui démontrer la folie d'une pareille chevauchée.



**40** Mais il a moins de 500 chevaliers derrière lui et, le premier moment de surprise passé, les barons francs, entassés dans les rues étroites où leurs chevaux ne peuvent charger, sont assaillis de tous côtés par les Mamelouks[1], rassemblés par un chef énergique, Bibars, qui ordonne de fermer les portes de la ville.

Pris dans une véritable souricière, les Croisés, assommés par les projectiles qui leur sont lancés de tous côtés, isolés les uns des autres, sont égorgés jusqu'au dernier.

(1) Milice turco-égyptienne composée principalement d'esclaves, qui constituait une troupe de choc dans l'armée musulmane.



**41** La désobéissance du frère du Roi, qui paya de sa vie sa folle imprudence, coûtait cher à l'armée croisée. Elle perdit, dans cette malheureuse échauffourée, ses plus braves chevaliers.

Pendant ce temps, saint Louis, qui approchait de Mansourah, avec le gros des troupes, apprit par l'apparition soudaine des cavaliers turcs le désastre de son avant-garde ; en hâte, il se replia sur son camp, menant charges sur charges pour dégager l'armée.



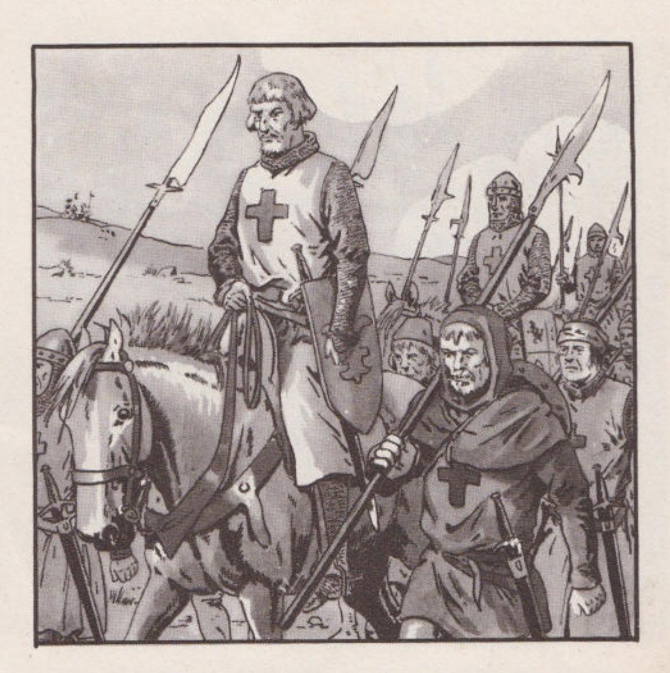
**42** Assailli par plusieurs Mamelouks qui tirent son cheval par la bride, le Roi, à grands coups d'épée, se fraie un chemin au milieu de ses ennemis. La mêlée est si terrible que son cheval a toute la crinière brûlée. Joinville, le grand ami du Roi, qui chevauche aux côtés de son souverain, est atteint de plusieurs flèches.

Les Croisés, pourtant, font des prodiges. Finalement, leur vaillance vient à bout des Sarrasins qui reculent en désordre et regagnent Mansourah.

Alors seulement, saint Louis put pleurer son frère, disant, dans son admirable résignation chrétienne, que « Dieu devait être adoré dans tout ce qu'Il envoyait. »



**43** Malheureusement, un terrible fléau allait s'abattre sur l'armée franque. Le fleuve et le canal charriaient tous les cadavres de la bataille, et les Croisés, qui se nourrissaient principalement de poissons pêchés par eux dans le Nil, furent alors décimés par le typhus et la dysenterie. Les morts ne se comptaient plus. Le Roi aida lui-même à les ensevelir malgré l'odeur infecte qu'ils répandaient, disant aux siens : « N'ayez pas de répulsion pour le corps de ces braves ; ils sont martyrs et en paradis. Nous pouvons bien souffrir cela pour ceux qui ont souffert la mort. »



**44** Pour comble de malheur, les Sarrasins construisirent un barrage sur le Nil, empêchant ainsi le ravitaillement d'arriver jusqu'au camp des Croisés. Alors la famine fit son apparition. L'armée perdit près des 2/3 de ses effectifs, et le reste ne fut plus guère composé que de malades. De plus, la chaleur, déjà forte en Egypte en cette saison, ajoutait encore aux souffrances des soldats. La retraite sur Damiette s'imposait. Le cœur déchiré, le Roi l'ordonna.

Atteint, lui aussi, par la maladie, pouvant à peine se tenir à cheval, il refusa de quitter ses hommes et de séparer son sort du leur.



**45** La marche de l'armée fut terrible. Défendu par son écuyer, le fidèle Geoffroy de Sargines, qui ne le quitta pas, le Roi resta à la place d'honneur, celle qui était la plus exposée, à l'arrière-garde. Quand il était serré de trop près par les Sarrasins, le brave écuyer les écartait à grands coups d'épée « comme un bon serviteur écarte les mouches de la coupe de son maître ».

Torturé par la souffrance, le Roi dut finalement être porté sur une civière, tandis que ses vaillants défenseurs accumulaient des faits d'armes magnifiques.



**46** Parmi eux, le Sire de Joinville se battit comme un lion, à la française. « Je demandai, nous raconte-t-il lui-même dans ses «Chroniques », à Monseigneur Baudoin, qui entendait le sarrasinois, ce que disaient les Mamelouks. Il me répondit qu'ils disaient qu'ils venaient nous couper la tête; aussitôt, je vis une grande quantité de nos gens se confesser à un religieux qui était là. Mais pour moi, je ne me souvenais plus d'aucun péché et je ne pensais qu'à recevoir le coup de la mort... Et je m'agenouillai aux pieds d'un sarrasin, tendant le cou, et je dis, en faisant le signe de la croix : « Ainsi mourut sainte Agnès ! »

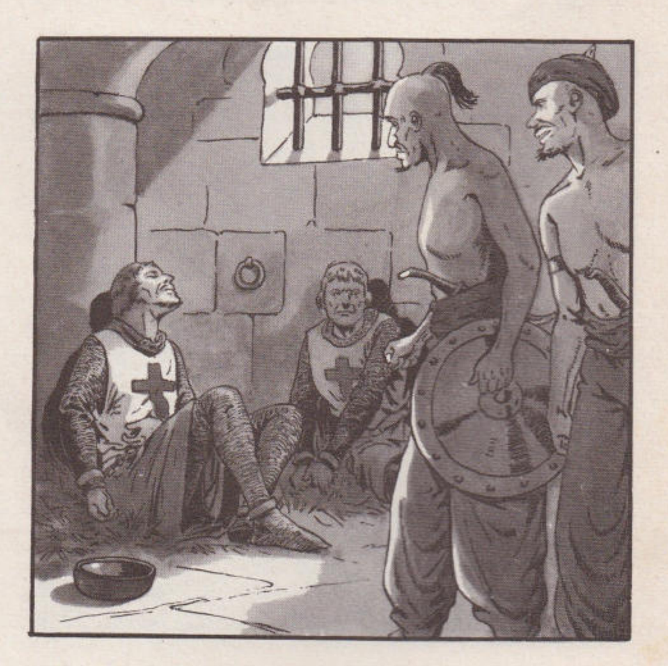
Mais l'ennemi lui laissa la vie.



**47** A ce moment, un soldat trahit ses compagnons, se mettant à crier : «Bas les armes, le Roi l'ordonne !... » Alors, les chevaliers rendirent leurs épées, et saint Louis fut obligé de capituler.

Le massacre qui suivit fut affreux ; les soldats épargnés furent liés de cordes et emmenés à Mansourah, cependant que les Sarrasins, envahissant un petit village où le Roi, à bout de forces, et si malade qu'on le croyait mourant, s'était arrêté, pénétraient dans sa chambre, et menaçaient de le tuer.

L'extraordinaire sérénité du moribond les fit reculer.



**48** Le chef des Sarrasins, l'émir Djemal Eddin, fit enchaîner le Roi qui fut conduit à Mansourah et emprisonné. Il était dans un état d'extrême faiblesse. Mais, malgré cela, il montra devant ses geôliers un courage qui leur en imposa. On le menaça de mort, mais lui se contenta de répondre calmement : « Mon corps, vous pouvez le faire mourir, mais l'âme, vous ne la tuerez pas. » On le menaça aussi des pires tortures : rien n'entama sa sérénité.

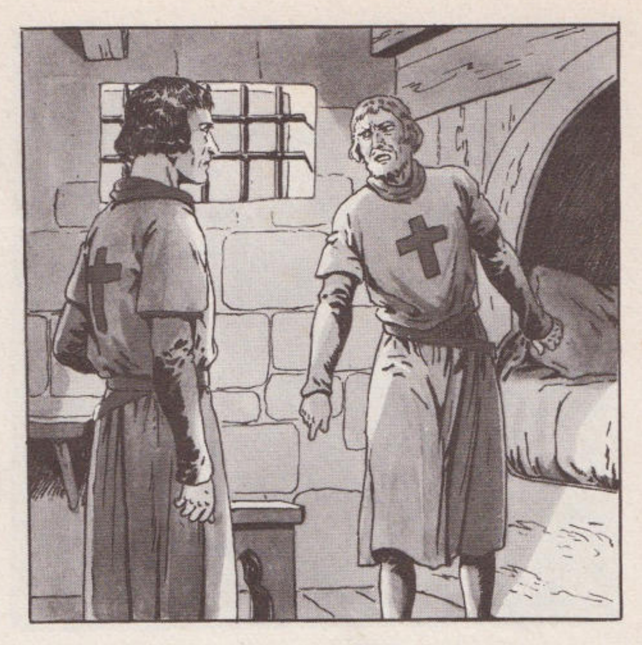
A la longue, le Sultan, comprenant qu'il était de son intérêt de garder le Roi vivant afin d'en obtenir rançon, permit quelques adoucissements à sa captivité.



**49** Pendant ce temps, les chefs français et musulmans négociaient au sujet de la rançon, aussi bien celle du Roi que celle de tous les seigneurs et soldats prisonniers. On finit par se mettre d'accord sur la somme de 500.000 livres tournois[1], somme fabuleuse pour l'époque, et la restitution de Damiette.

Mais le Roi déclara fièrement aux envoyés du Sultan qu'il paierait la somme convenue pour la délivrance de ses soldats, mais qu'il rendrait Damiette pour sa rançon personnelle, car « un roi de France ne se rachète pas avec de l'argent».

(1) Environ 100 millions d'anciens francs.



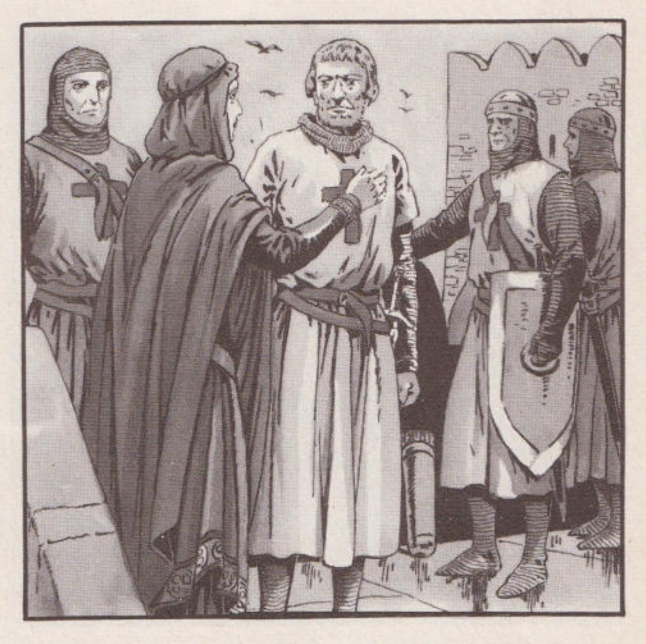
**50** Les Sarrasins furent si émerveillés de la noblesse de sentiments de leur illustre captif qu'ils réduisirent spontanément de 100.000 livres le montant de la rançon.

Saint Louis avait à tel point le souci de la loyauté qu'il se fâcha contre un de ses familiers, Philippe de Nemours, quand il apprit que celui-ci, chargé d'acquitter la somme convenue, avait réussi, par une habile manœuvre, à tromper les Sarrasins de 10.000 livres. Il ordonna à l'auteur de ce bon tour de faire payer immédiatement les 10.000 livres qui manquaient.



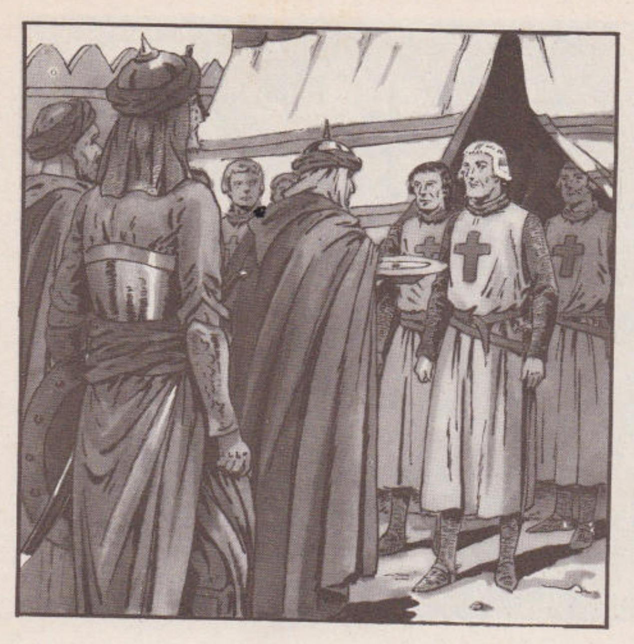
**51** Quel scrupule dans le respect de la parole donnée ! La France s'appauvrit tellement à acquitter pareille rançon que, pendant longtemps, toute la monnaie d'argent ayant été remise aux Infidèles, on dut fabriquer de la monnaie de cuir.

Mais les sujets de Louis IX n'hésitèrent pas à donner tout ce qu'ils purent pour obtenir que leur roi bien-aimé leur fût rendu. Et ce fut dans tout le pays un élan unanime de générosité.



**52** En avril 1250, la rançon enfin acquittée et Damiette rendue au Sultan, Louis put alors retrouver la reine Marguerite qui, elle aussi, avait vécu des heures tragiques. Demeurée à Damiette pendant la bataille et la captivité du Roi, elle y avait mis au monde un fils qu'elle appela Jean-Tristan, à cause de sa grande tristesse au moment de cette naissance.

Ignorant le sort de son époux, craignant de voir tomber aux mains de l'ennemi la ville dont elle avait la garde, elle témoigna dans le malheur d'une grandeur d'âme qui galvanisa autour d'elle les énergies défaillantes.



53 Les restes de l'armée des Croisés s'embarquèrent avec le Roi et la Reine, et abordèrent à Saint-Jean-d'Acre, sur la côte de Syrie. En effet, saint Louis ne voulait pas encore rentrer en France ; il espérait toujours pouvoir conquérir Jérusalem. Et pour préparer cette conquête, il voulait consolider le royaume chrétien de Syrie pour en faire un sûr rempart contre les Musulmans. Il fortifia Jaffa, Césarée, ainsi que d'autres villes du littoral, et se montra partout si courageux et si digne que même les chefs musulmans recherchaient son alliance, et que l'un d'eux, chef de la tribu des Haschichims, lui délégua une ambassade pour lui faire porter, en signe d'amitié, son anneau d'or.



54 Une terrible nouvelle attendait le Roi au retour d'une expédition qu'il avait entreprise à Sayette pour relever les murailles de la ville, détruite et pillée par les hordes du Sultan de Damas : le Légat du Pape vint à sa rencontre pour lui apprendre la mort de sa mère, la régente Blanche de Castille, rappelée à Dieu en novembre 1252.

La douleur du Roi fut immense et, tout en larmes, il se jeta dans les bras de son ami Joinville, en lui disant ces simples mots : « Ah ! Sénéchal, j'ai perdu ma mère ! »



55 Il fallait absolument revenir en France. Saint Louis avait renforcé le prestige chrétien en Terre Sainte, à tel point que le Sultan d'Alep lui offrit un laissez-passer pour lui permettre de se rendre à Jérusalem. Mais le Roi refusa, ne voulant pas, disait-il, donner ce mauvais exemple. Car si, plus tard, un prince chrétien organisait une autre croisade, il se contenterait peut-être de visiter le tombeau du Christ sans chercher à le délivrer.

Louis IX s'embarqua le 25 avril 1254, après être allé visiter le Mont Carmel.



56 Le voyage de retour fut mouvementé et faillit s'achever tragiquement. Le navire qui ramenait le Roi heurta un banc de sable au large de l'île de Chypre et fut aussitôt en grand péril de sombrer.

Aux servantes affolées qui lui demandaient s'il fallait réveiller les enfants royaux endormis, la reine Marguerite fit cette belle réponse : « Vous ne les réveillerez ni lèverez, mais les laisserez aller à Dieu dormant. »

Saint Louis refusa de monter sur un autre navire, car tous ceux qui l'accompagnaient n'auraient pu y être transbordés, et auraient risqué de ne plus jamais revoir la France.





57 A ceux qui le suppliaient de quitter le vaisseau en danger, il dit : « J'aime mieux nous remettre, moi, ma femme et mes enfants, entre les mains de Dieu, que causer un tel dommage à tant de pauvres gens. »

Enfin, le 10 juillet, la flotte française abordait près d'Hyères, et, le 7 septembre suivant, au milieu d'un véritable délire de joie de son peuple, Louis IX faisait son entrée à Paris. Le chef était enfin revenu !

Depuis six ans orphelin, le royaume retrouvait son père. La France allait continuer sa marche en avant.

58 Le Roi retrouvait, grandis, les trois enfants qu'il avait laissés en France. Après la mort de Blanche de Castille, c'est la princesse Isabelle, sœur cadette de Louis IX, qui s'en était occupé maternellement.

Profondément pieuse, cette princesse s'empressa, après le retour de son frère, de se consacrer à Dieu. C'est pour elle que saint Louis fit construire, à Longchamp, tout près de Paris, une abbaye de Clarisses.

Isabelle de France y vécut de longues années si saintement qu'elle a été proclamée Bienheureuse par l'Eglise.





59 La Croisade, si elle n'a pas abouti au but recherché : la délivrance des Lieux Saints, n'en a pas moins, grâce à la sainteté du Roi, procuré à la France, en Orient, un rayonnement qui dure encore de nos jours. Pour Louis IX, il pensa, dans son admirable humilité, que l'échec n'avait eu pour cause que son indignité vis-à-vis de Dieu et, pendant seize ans, il garda au fond de son cœur le secret désir de recommencer l'entreprise pour tenter, cette fois, de la mener à bien.

60 La tâche du souverain, en reprenant la direction de son royaume, est bien lourde, et il va lui falloir besogner longuement, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, et se dépenser sans compter pour faire régner partout la paix.

Guidé par sa foi profonde et son amour des hommes, il réussira à faire triompher la charité partout et toujours. Il sera véritablement le représentant de Dieu sur terre, ce qui est le rôle d'un vrai chef. Et ses sujets aimeront lui donner le beau surnom d'« apaiseur ».



**61** Il avait coutume de dire : « Bataille n'est pas voie de droit », ce qui veut dire : ce n'est pas en se battant qu'on se fait justice. En effet, c'était l'habitude à cette époque de régler les procès par les armes. Les simples particuliers, aussi bien que les grands seigneurs, passaient ainsi leur temps à se battre, et ces disputes continuelles ne faisaient qu'envenimer les haines des uns contre les autres.

Le premier soin du Roi sera donc de rétablir la paix entre ceux qui se haïssent.



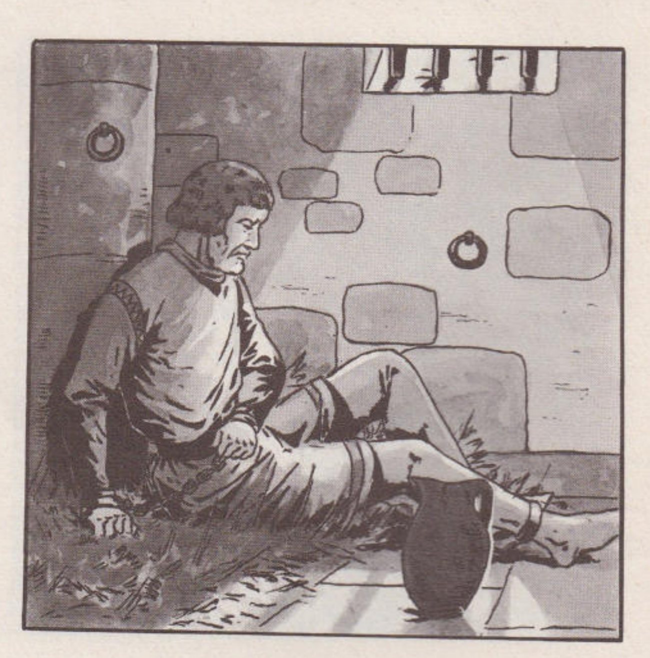
**62** Il est si habile et si sage qu'il réussit à réconcilier des ennemis irréductibles, qui se disputaient depuis des années. Peu à peu, dans toute la France, on prend l'habitude de recourir au Roi dont on connaît l'esprit de justice.

Même les adversaires les plus acharnés s'inclinent quand saint Louis a décidé. Car tous sentent bien qu'il a toujours raison et que c'est vraiment Dieu qui parle par sa bouche.



**63** C'est ainsi qu'il rétablit la paix entre deux puissantes familles féodales, celles d'Avesnes et de Dampierre, qui étaient en lutte depuis plus de dix ans pour une affaire d'héritage très embrouillée.

En septembre 1256, il rendit un arrêt appelé le « Dict de Péronne », par lequel il réglait cette affaire avec tant de justice et de bon sens que les deux seigneurs rivaux furent bien obligés de céder.



**64** De même, le Roi intervient entre le comte de Châlons et le comte de Bourgogne, et encore entre le comte de Bar et le comte de Luxembourg. Dans ce dernier cas, en particulier, les deux adversaires s'étaient livrés une violente bataille, et le comte de Luxembourg, fait prisonnier, avait été enfermé dans un cachot.

En apprenant cette nouvelle, Louis IX dépêcha immédiatement un de ses chambellans, en qui il avait une grande confiance, et celui-ci, agissant au nom du Roi, obtint la réconciliation complète des deux adversaires.



65 La réputation d'« apaiseur » du roi de France s'étend de plus en plus. Même des seigneurs de provinces lointaines font appel à lui. Et Joinville rapporte dans ses « Chroniques » :

« Il arriva même que les Bourguignons et les Lorrains, chez qui il avait remis la paix, l'aimaient et lui obéissaient tant que je les vis venir plaider les procès qu'ils avaient entre eux par-devant le Roi à Reims, à Paris ou à Orléans. »



66 A l'étranger aussi on fait appel à lui en cas de conflits. En 1263, les barons anglais étaient en lutte avec leur souverain Henri III. Ils prétendaient que celui-ci abusait de son pouvoir et ne respectait pas une convention qu'il avait pourtant acceptée. Pour arbitrer leur querelle, ils s'adressèrent à « l'illustre Seigneur, le roi de France ».

Les conseillers de Louis IX lui dirent de ne pas s'occuper de cette affaire et de laisser les Anglais se battre entre eux, car ainsi ils s'appauvriraient et ne songeraient pas de sitôt à attaquer la France.



67 Mais le Roi leur répondit : « Vous raisonnez très mal. Si les princes voisins s'apercevaient que je les laisse guerroyer entre eux, ils pourraient bien dire que c'est méchanceté de ma part. Si bien qu'il pourrait arriver que, par haine contre moi, ils se réconcilieraient entre eux pour me faire la guerre, et je pourrais bien y perdre... sans compter que je m'attirerais la colère de Dieu qui a dit : « Bénis soient les apaiseurs ».

Et, par le célèbre « Dict d'Amiens », en janvier 1264, il rendit une sentence entièrement en faveur du roi anglais, dont il aurait eu pourtant, semble-t-il, tout intérêt à affaiblir l'autorité.



68 Il avait d'ailleurs fait preuve, précédemment, du même désintéressement et du même souci d'apaisement en cédant au roi Jacques d'Aragon ses droits sur la Catalogne, par le traité de Corbeil, en 1258.

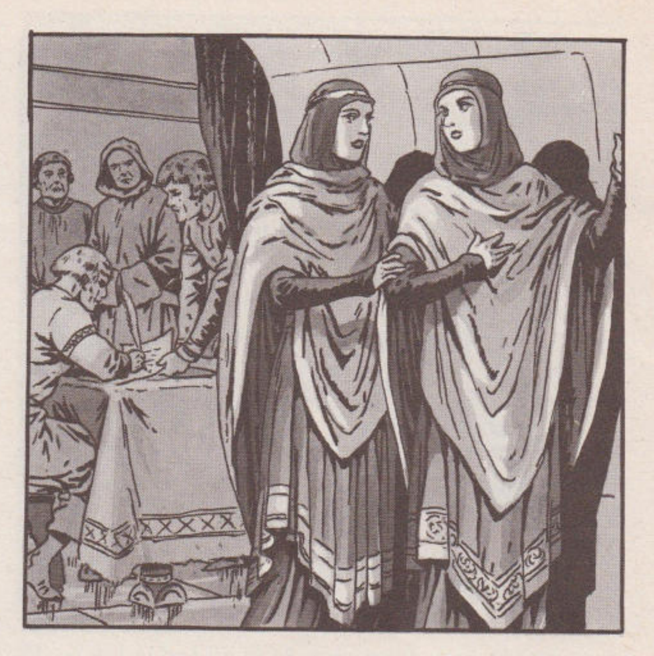
A l'occasion de ce traité, les habitants de Montpellier, jusqu'alors sujets du roi de France, refusèrent de devenir vassaux du roi d'Aragon. Ils envoyèrent un messager à saint Louis pour protester ; mais celui-ci lui fit cette belle réponse: « Le roi d'Aragon m'est si cher que j'aimerais mieux qu'il eût quelque chose de mon droit que d'empiéter, moi, sur le sien. »



69 Ce grand désir d'apaisement, qui a toujours guidé le Roi dans toutes ses démarches en qualité d'arbitre, fut également à l'origine du traité de Paris, qui, en 1259, mit fin au conflit entre Français et Anglais.

On se souvient que la lutte entre les deux pays avait éclaté à plusieurs reprises depuis le début du règne de Louis IX. Une trêve, signée en 1243, y avait mis fin provisoirement. Mais ce n'était qu'une paix armée.

Entre temps d'ailleurs, les deux souverains étaient devenus beaux-frères, à la suite du mariage de Henri III d'Angleterre avec Eléonore de Provence, sœur de la reine Marguerite.



70 En 1259, saint Louis décida, au lieu de renouveler indéfiniment la trêve, de signer avec son parent un traité qui, espérait-il, mettrait fin une fois pour toutes aux guerres entre les deux nations voisines.

Par ce traité, il rendit à l'Angleterre une partie des terres confisquées par son grand-père, Philippe-Auguste, au précédent roi d'Angleterre, Jean-sans-Terre : les provinces de Limoges, Cahors et Périgueux.

En échange, le roi d'Angleterre renonça, pour lui et ses successeurs, à ses droits sur la Normandie.



71 Ce traité fut l'œuvre de saint Louis seul, décidant de lui-même contre l'avis de son Conseil.

Les conseillers en effet reprochaient violemment au Roi une telle générosité, si peu habituelle à l'époque.

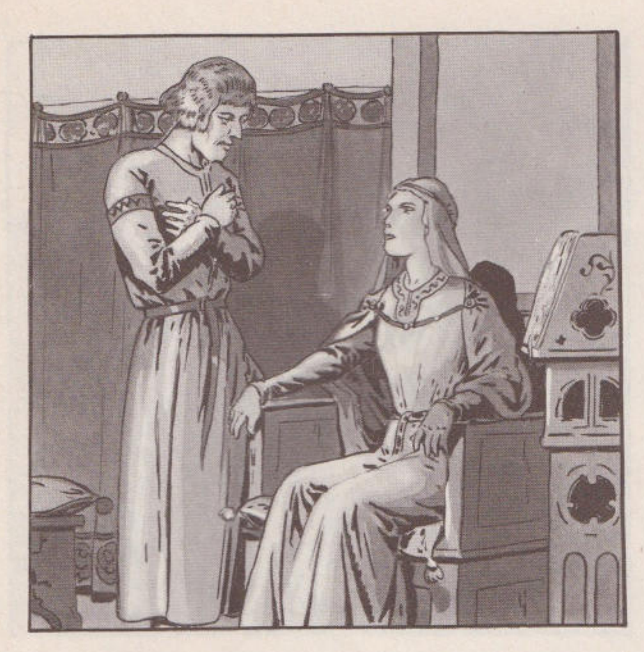
Mais celui-ci leur déclara : « Les terres que je donne au roi d'Angleterre, je les lui donne sans y être vraiment obligé, mais pour mettre un amour extrême entre mes enfants et les siens, qui sont cousins germains. »



72 Accueilli avec enthousiasme en Angleterre, mais fortement critiqué en France, le traité fut signé par les deux souverains à Paris en décembre 1259.

Hélas ! la générosité et la clairvoyance du roi de France ne devaient pas être imitées par la suite. Et la guerre de cent ans devait, peu après, tout remettre en question et déchirer de nouveau les deux pays.

Il n'en reste pas moins qu'en agissant ainsi, saint Louis donnait un grand exemple et méritait largement le beau nom d'« apaiseur ».



**73** Comme on le voit, le Roi s'acquittait avec conscience de son devoir d'état : régner, là où Dieu l'avait placé, pour faire le bonheur de ses sujets et travailler à la grandeur de la France.

Vers cette époque, pourtant, il fut pris d'un grand désir de renoncer à tout pour se retirer dans un cloître et s'y consacrer uniquement à la prière.

Il confia son intention à la reine Marguerite.

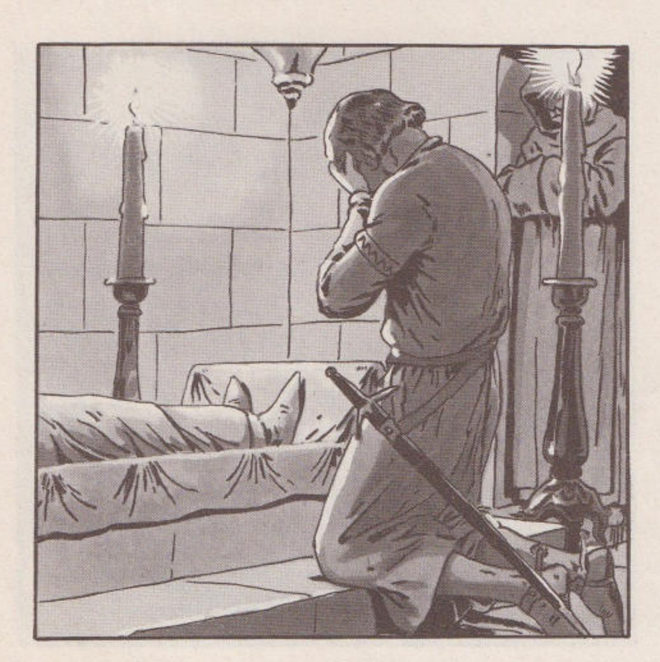


**74** Désespérée à cette pensée, celle-ci lui montra alors, avec une grande énergie et beaucoup de tendresse, qu'en agissant ainsi, il manquerait à la mission que Dieu lui avait confiée.

Il était avant tout le Roi ; s'il s'en allait, ce serait une désertion ; la France avait besoin de lui — de lui et non d'un autre.

Le Roi reconnut que sa femme avait raison.

Quand Dieu nous a providentiellement mis à une place donnée et nous a confié clairement une mission déterminée, l'accomplissement généreux du devoir d'état est le premier moyen que nous avons de nous sanctifier.



**75** Un cruel événement allait confirmer la sagesse de la Reine et montrer au Roi plus clairement encore la volonté de Dieu sur lui : le fils aîné de Louis IX, le jeune prince Louis, mourait, à peine âgé de seize ans.

Ce fut un grand chagrin pour ses parents dont il était à juste titre la fierté et l'espoir. Ils l'avaient admirablement élevé en vue de sa lourde mission future.

Le jeune prince fut enterré à l'abbaye de Royaumont. Bien souvent, par la suite, saint Louis vint se recueillir sur la tombe de son fils.

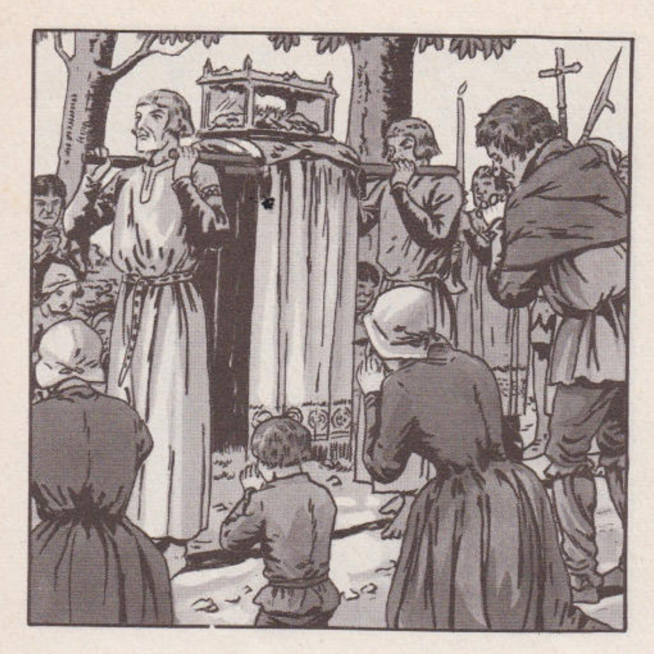


**76** Désormais, le Roi va, plus que jamais, se consacrer pleinement à sa mission royale.

Cette mission, c'est dans tous les domaines qu'il l'a remplie, et avec quel éclat !

Il a été d'abord un roi bâtisseur. Le XIII<sup>e</sup> siècle n'est-il pas le siècle des cathédrales ? Partout, à travers la France, voilà que se dressent ces monuments magnifiques, élevés par la foi de nos ancêtres, sous l'impulsion du Roi.

Plus que tout autre monument, il en est un particulièrement cher à saint Louis, car il a été bâti sur son ordre. C'est la Sainte Chapelle, au cœur de Paris.



77 Il nous faut ici revenir en arrière, car l'histoire de la Sainte Chapelle vaut la peine qu'on s'y arrête.

En 1239, l'empereur latin de Constantinople, Baudoin II, qui se trouvait dans une situation financière assez critique, céda au roi de France plusieurs reliques gardées en la chapelle de son palais, et notamment la sainte Couronne d'épines.

Grande fut la joie du Roi ! La précieuse relique fut apportée en France. Louis IX et son frère, le comte d'Artois, s'en allèrent au-devant des messagers de Baudoin II jusqu'à Sens. Puis, tous les deux, pieds nus, ils la portèrent eux-mêmes en procession jusqu'à Paris.



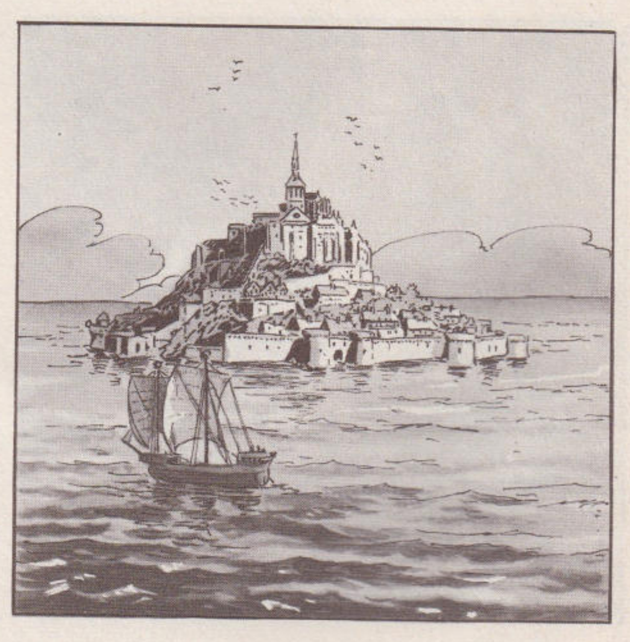
78 Mais il fallait, pour un pareil trésor, un abri digne de lui. Alors le Roi fit appel à son architecte préféré, Pierre de Montreuil, et lui demanda de bâtir une chapelle qui servirait de châsse à la sainte Couronne.

C'est sur les conseils et sous la direction du souverain que Pierre de Montreuil se mit au travail, et, en moins de trente mois, entre janvier 1246 et avril 1248, la Sainte Chapelle dressait au centre de la capitale sa flèche élancée et gracieuse, qui, maintenant encore, fait l'admiration des touristes et demeure l'orgueil des Parisiens.



79 C'est un véritable bijou de pierre, l'un des plus beaux monuments de Paris, aux sculptures d'une finesse et d'une richesse extraordinaires, et dont les vitraux, aux couleurs merveilleuses, racontent toute l'histoire de saint Louis.

Quittons Paris maintenant. Parcourons notre pays. C'est partout, sur le sol de France, que s'élèvent ces magnifiques cathédrales, construites, ou tout au moins achevées, pendant le règne de Louis IX.



80 On peut dire que, pendant tout le XIIIe siècle, la France est devenue un « immense chantier de cathédrales ». C'est vraiment l'œuvre du peuple tout entier. Les riches donnent généreusement leur argent ; les ouvriers, les artisans, donnent leur temps, leur travail, leur art. C'est une œuvre de foi, de prière, l'hommage de toute une nation à Dieu et à Notre-Dame.

Bourges, Saint-Denis, Senlis, Royaumont, Clermont, Amiens, le Mont Saint-Michel... autant de chefs-d'œuvre de notre architecture ! Nous pouvons en être fiers.



**81** Et que dire de Chartres ? La célèbre cathédrale n'est-elle pas parmi les plus belles ? Quand, une seule fois, on l'a contemplée, dominant la plaine beauceronne de ses deux tours, on ne l'oublie plus.

Chartres est devenu le lieu de pèlerinage favori des Parisiens. Les étudiants, en particulier, s'en vont, chaque année, suivant l'exemple du grand poète Péguy, à pied le long des routes, prier Notre-Dame pour la France.



**82** Ce ne sont pas seulement des cathédrales et des abbayes que Louis IX a fait construire. C'était un grand chrétien, mais aussi un roi avisé, qui ne négligeait rien pour assurer la bonne marche des affaires du pays.

Il fit bâtir ou fortifier plusieurs ports, Aigues-Mortes entre autres, afin de faciliter le commerce avec les pays lointains.

Il fut d'ailleurs aussi prudent et économe. Les nombreux travaux qu'il entreprit n'ont jamais endetté la France, car il était un administrateur consciencieux, et un habile financier.



**83** Il sut gérer sagement la fortune de la France, en créant une monnaie unique pour tout le pays — ce qui n'existait pas encore avant lui —, en répartissant les impôts de façon équitable entre tous, veillant surtout à n'en pas écraser les pauvres gens.

Il avait soin de toujours régler ses dépenses d'après ses recettes.

Il mit aussi bon ordre aux manœuvres des Juifs qui pratiquaient le prêt à intérêt, mais en profitaient trop souvent pour se livrer à des trafics malhonnêtes.



**84** Grand homme d'Etat, certes, mais ce n'est pourtant pas cette image là qui demeure généralement de saint Louis. Quand on parle de lui, c'est surtout le Justicier qu'on évoque. L'image si populaire du Roi rendant la justice sous le chêne de Vincennes est celle qui est le plus souvent représentée dans les manuels d'histoire. Et l'on a bien raison !

Car si quelqu'un a aimé et pratiqué la justice, c'est bien Louis IX. Un proverbe arabe dit : « Lorsque vous voulez attirer des pigeons, vous jetez du pain, et les pigeons viennent. Voulez-vous attirer des hommes ? Semez la justice et ils viendront. »



**85** On peut dire que saint Louis a littéralement « semé la justice » durant toute sa vie, et c'est certainement une des raisons de l'amour de son peuple pour lui.

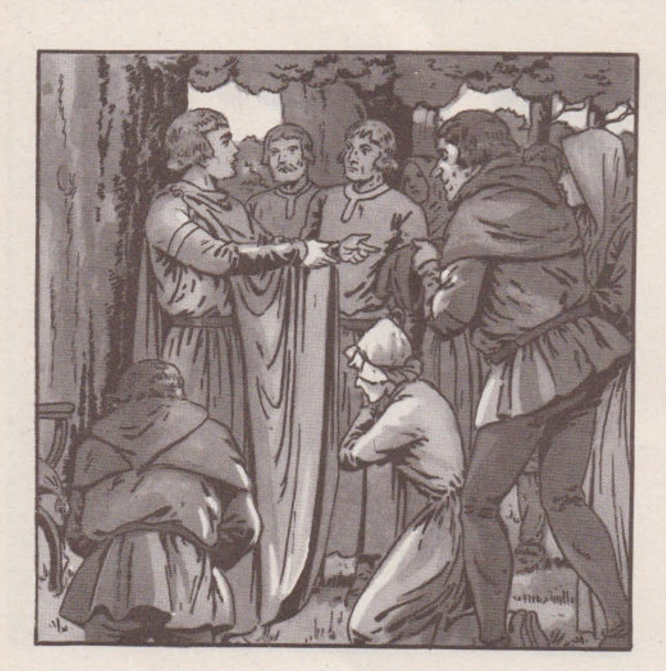
Au moment de son sacre, il avait reçu, parmi les attributs de la royauté, une main de justice, et, dans le serment qu'il avait alors prononcé, il avait promis « d'assurer la justice et la pitié dans les jugements ». Cette promesse, il l'a tenue.



**86** A son retour de Palestine, il publia un édit destiné à tous ceux qui ont mission de rendre la justice :

« Nous, Louis, par la grâce de Dieu roi de France, établissons que tous nos baillis, prévôts et tous autres fassent serment que, tant qu'ils seront en charge, ils feront droit à chacun sans exception, aussi bien aux pauvres qu'aux riches, et aux étrangers qu'aux hommes du pays. »

Cette égalité dans la façon de rendre la justice, le Roi l'a pratiquée le premier, se faisant lui-même le juge de paix de ses sujets.



**87** C'est à Vincennes, généralement, que se tenait la Cour de justice.

« Bien souvent en été, nous raconte Joinville, il allait s'asseoir au bois de Vincennes, après la messe. Et il s'accotait à un chêne, et nous faisait asseoir autour de lui. Et tous ceux qui avaient des procès ou quelque sujet de se plaindre venaient librement, sans être arrêtés par des huissiers ou des gardes.

Alors il leur demandait de sa propre bouche : « Y a-t-il quelqu'un qui ait une requête à présenter ? »

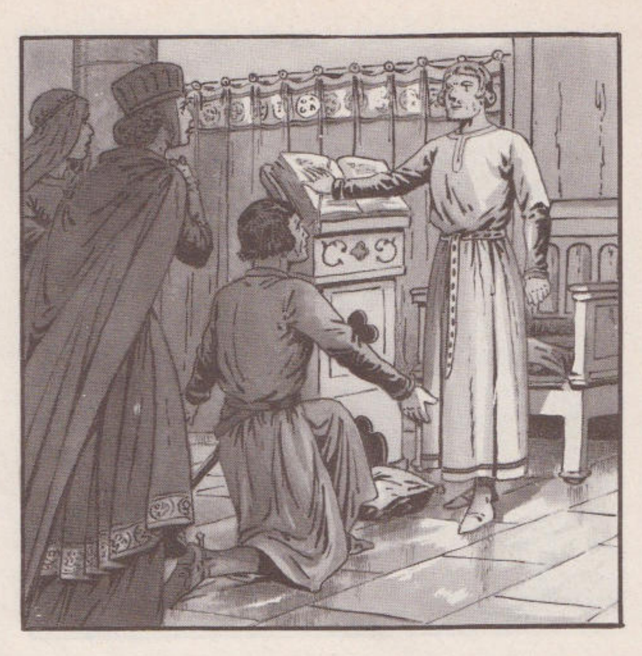


**88** Tous ceux qui étaient dans ce cas se levaient. Alors il leur disait : « Taisez-vous, on vous écoutera l'un après l'autre. » Puis il appelait Monseigneur Pierre de Fontaines et Monseigneur Geoffroi de Villette, et disait à l'un d'eux : « Occupez-vous de cette affaire. » Et quand il voyait quelque chose à reprendre dans le discours de ceux qui jugeaient l'affaire, il prenait la parole lui-même, et décidait de ce qui était le plus juste. »

A Paris même, le Roi venait souvent s'asseoir sur le perron du palais de la Cité, tout proche de sa chère Sainte Chapelle. Et les gens du peuple entraient comme ils voulaient dans les jardins royaux, et n'importe qui pouvait arriver jusqu'au souverain pour se faire rendre justice.



**89** Cet amour de la justice, saint Louis ne le met pas seulement en pratique quand il s'agit de régler les affaires des autres, mais aussi dans ses propres affaires. Pour rien au monde, il ne voudrait faire tort à quelqu'un, et il veille à ce qu'autour de lui, ses frères et ses compagnons agissent de même. Ne dit-il pas un jour à son frère Charles d'Anjou : « Ne croyez pas, parce que vous êtes mon frère, que je vous épargnerai, si jamais vous commettez une injustice. »
Une grande dame, la comtesse de Boulogne, lui avait légué un domaine avant de mourir. Mais comme l'acte de donation ne paraissait pas absolument régulier, le Roi décida de rendre le domaine aux héritiers, pour être sûr de ne pas leur faire tort.



**90** Lorsqu'un crime était commis, rien ne fléchissait la sévérité du Roi, s'il estimait la faute grave. On pourrait en citer bien des exemples.
Un seigneur avait été condamné à mort. Ses parents, le Vendredi-Saint, vinrent supplier le Roi de grâcier le coupable, lui faisant observer qu'un tel jour était jour de pardon. Saint Louis qui, à ce moment, lisait, arrêta son doigt sur le verset que ses yeux parcouraient : « Bienheureux ceux qui pratiquent la justice en tout temps » ; puis il appela le prévôt de Paris qui lui apprit que le crime était impardonnable. Alors, sans écouter davantage les supplications de la famille en larmes, le Roi fit conduire immédiatement le seigneur au supplice.



**91** Une autre fois, il se montra intraitable envers un très puissant seigneur, Enguerrant de Coucy. Celui-ci avait fait saisir par ses gardes trois jeunes gens qui s'étaient aventurés innocemment dans ses bois pour y poursuivre des lapins. Et il les avait fait pendre immédiatement et sans procès. Les familles des jeunes gens vinrent se plaindre au Roi qui, indigné, convoqua le seigneur et le fit arrêter et enfermer à la prison du Louvre. Enguerrant de Coucy eut beau prétendre qu'il ne dépendait pas du Roi en cette affaire, et faire plaider sa cause par les plus brillants avocats du royaume, rien n'y fit. Saint Louis le condamna sévèrement, comme un vulgaire assassin, sans s'occuper de son rang ni de sa puissance.

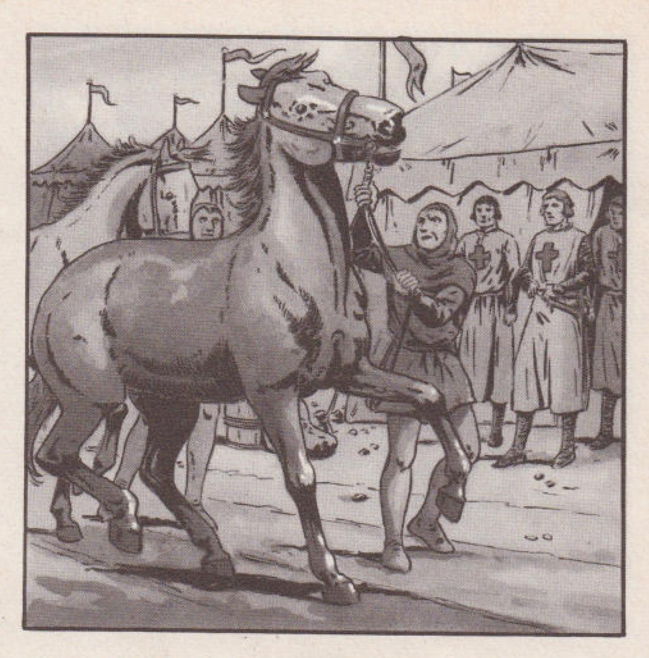


**92** La sévérité du Roi pouvait, à l'occasion, s'allier à l'indulgence quand il s'agissait de cas moins graves. En particulier pendant les guerres continuelles du début de son règne, où il savait concilier l'honneur militaire avec le respect du courage malheureux. Pendant la grande révolte des seigneurs, en 1242, on lui amena un jour le fils du chef des rebelles, fait prisonnier avec une quarantaine de chevaliers. Dans l'entourage du Roi, on voulait les mettre à mort. Mais Louis IX refusa. « Ils ne méritent pas la mort, dit-il, ni ce jeune homme qui a obéi à son père, ni ses compagnons qui ont fidèlement servi leur seigneur. »



93 Au cours de la même expédition, un vassal du roi d'Angleterre, Hertaud, n'avait pas voulu rendre le château fort qu'il était chargé de défendre, parce que son seigneur ne l'avait pas relevé de son serment de fidélité. Aussi résista-t-il jusqu'à la dernière extrémité. Mais, à la fin, il comprit qu'il était abandonné par son maître et qu'il n'avait plus aucun secours à attendre du côté des Anglais.

Alors, il vint se jeter, tout en larmes, aux pieds du roi de France, et lui dit : « Sire Roi, c'est bien malgré moi, et par force, que je m'incline devant vous. Je suis abandonné à moi-même. Recevez donc mon château et ma garnison. »



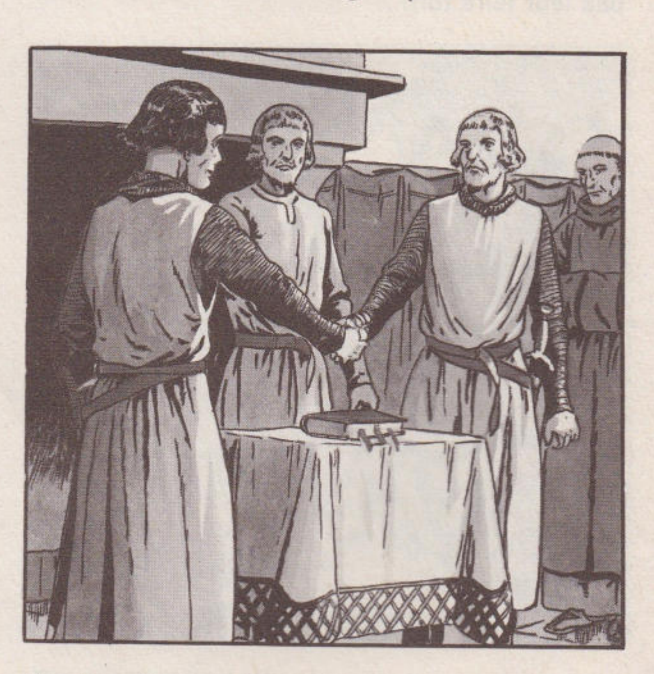
94 Le Roi, touché par cette fierté, releva Hertaud et lui répondit : « Ami, ton attachement à ton ancien seigneur n'est pas faute à mes yeux, et au contraire, je t'en félicite. Tu t'es loyalement conduit envers lui ; je suis persuadé que tu seras maintenant aussi loyal envers moi. Je te reçois donc de bon cœur, toi et tout ce qui t'appartient, et je te prends sous ma garde et ma protection. »

Une seule fois dans sa vie, saint Louis, sans s'en douter, ne fut peut-être pas tout à fait juste. A son retour de la Croisade, alors qu'il venait de débarquer à Hyères, il cherchait des chevaux pour le ramener à Paris. L'Abbé de Cluny lui fit don de deux bêtes magnifiques.



95 Le lendemain, il se présenta au Roi pour lui adresser une requête. Et saint Louis lui accorda immédiatement ce qu'il demandait.

Après le départ de l'Abbé, Joinville vint trouver son maître et lui demanda s'il n'avait pas écouté la requête avec plus d'attention à cause du cadeau qu'il avait reçu la veille de son solliciteur. Louis reconnut que c'était exact. « Sire, dit alors le bon Joinville, si je vous ai ainsi questionné, c'est pour que vous défendiez à vos juges d'accepter des cadeaux de la part de ceux qui auront des procès à juger devant eux.



96 Car ils écouteront toujours plus volontiers les donneurs de cadeaux, comme vous venez de le faire avec l'Abbé de Cluny. »

La remarque du Sénéchal avait tellement frappé le Roi que, dès son retour à Paris, il publia un édit ordonnant à tous les juges et magistrats « de ne prendre, ni faire prendre nul don, quel qu'il soit, par leurs femmes, leurs enfants, ni par d'autres personnes de leur entourage ; et dès qu'ils sauront que les dons ont été reçus, ils les feront rendre le plus tôt qu'ils pourront. Et ils jureront qu'ils n'accepteront nul don, quel qu'il soit, de la part de gens qui plaident devant eux. »





97 Le seul crime pour lequel Louis IX se montra absolument intraitable fut le blasphème. Car, dans ce cas, c'était Dieu Lui-même qui était l'offensé. Aussi, les blasphémateurs étaient-ils marqués au fer rouge.

Son zèle à punir les coupables de « vilains jugements », comme disait Joinville, allait même si loin que le Pape Clément IV dut intervenir pour lui faire adoucir un peu les châtiments employés.

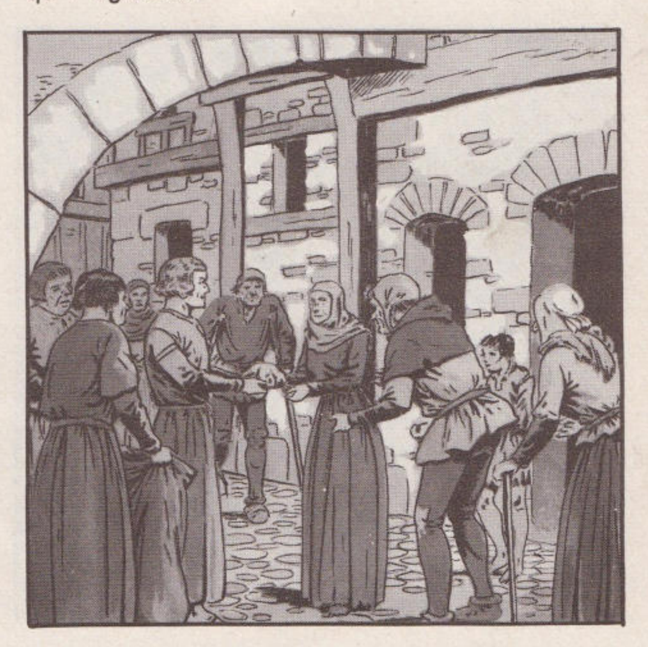
Docile à la parole du Pontife, le Roi rendit une ordonnance supprimant les peines corporelles et condamnant seulement les blasphémateurs à une amende.

98 On peut résumer tout ce qui vient d'être raconté sur le magnifique souci de justice qui fut vraiment le caractère dominant du gouvernement de saint Louis, en citant cette parole dite au cours d'un sermon par un moine de ce temps :

« Il est facile de trouver de bons ouvriers maçons, forgerons, etc., de même de bons clercs, mais de bons justiciers, non pas, car il y a très peu de gens qui aiment la justice. »

Oui, en vérité, peu de souverains, dans notre Histoire, ont aimé et compris la justice comme Louis IX l'a pratiquée. Car sa justice était profondément imprégnée de charité chrétienne, et c'est en délégué de Dieu auprès de ses sujets qu'il agissait.





99 Il sut si bien humaniser les jugements, régler les conflits, mettre toutes choses en ordre que, sous son règne, l'existence fut plus douce et plus prospère qu'elle ne l'avait jamais été auparavant.

Vraiment, il faisait bon vivre du temps de saint Louis !

Tous les chroniqueurs de l'époque le constatent, et même les étrangers qui traversent la France en sont frappés et... quelque peu jaloux.

100 Mais que dire de l'inépuisable charité du Roi ? Il faudrait tout un livre pour en citer les innombrables exemples.

Louis IX s'occupait de tous ses sujets avec beaucoup de sollicitude, mais c'est aux plus pauvres, aux plus malheureux, qu'allait tout son amour, car, en eux, il voyait l'image vivante du Christ souffrant.

C'est d'abord des étudiants pauvres qu'il s'occupe. C'est pendant son règne en effet que Robert de Sorbon fonde à Paris un collège qui deviendra la Sorbonne.



101 Des maîtres savants y enseignent, tel saint Thomas d'Aquin. Ce collège devient rapidement célèbre, et, de toutes parts, même de l'étranger, affluent des jeunes gens désireux de s'instruire.

Mais la vie matérielle est souvent difficile pour eux. Aussi, le Roi achète-t-il, pour les faire aménager à leur intention, plusieurs maisons sur la Montagne Sainte-Geneviève. Dans ces maisons, les étudiants riches paient pension, mais les pauvres sont logés et nourris gratuitement.

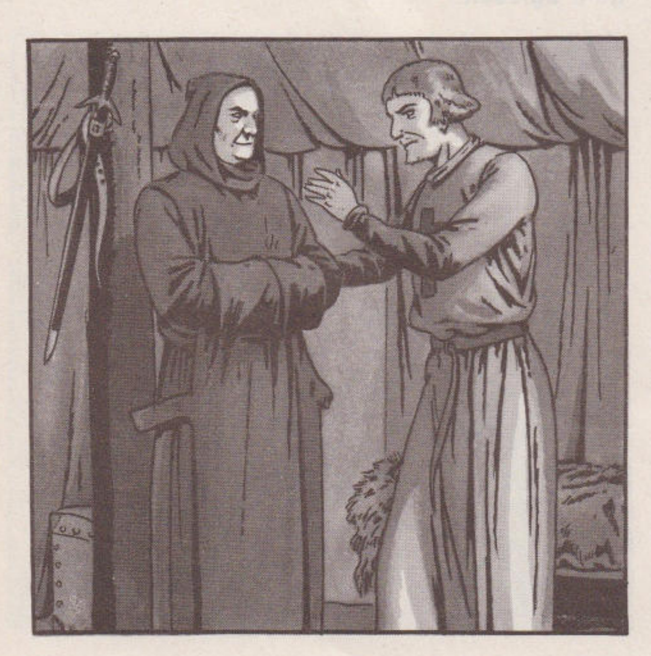
Mais il y a plus malheureux que les étudiants pauvres...



102 Les aveugles, en particulier, sont l'objet de toute la sollicitude du Roi.

C'est pour trois cents de ses chevaliers, qui avaient perdu la vue lors de la Croisade, que saint Louis fait construire à Paris l'hospice des Quinze-Vingts. De même, il prend grand souci des veuves et des orphelins de ses compagnons d'armes, leur faisant verser les pensions nécessaires, veillant à l'éducation des enfants.

Il est vraiment impossible de dénombrer tous les hôpitaux (qu'on appelait alors du beau nom d'« Hôtels-Dieu », ou de « Maisons-Dieu »), que le Roi fit construire à travers toute la France.



103 Louis IX ne s'est pas contenté de faire bâtir. Il a donné aussi, sans compter. Les sommes d'argent qu'il a ainsi distribuées durant sa vie sont considérables. Et quand ses familiers lui reprochaient de trop dépenser en aumônes : « J'aime mieux, leur répondait-il, que cet excès de dépenses soit fait en aumônes, pour l'amour de Dieu, qu'en objets de luxe et en fêtes grandioses, pour l'amour du monde. »

Il disait encore, parlant des pauvres : « Ces gens-là sont mes soldats ; ils combattent pour moi par leurs prières, et ce sont eux qui attirent sur le royaume la bénédiction de la paix ; je ne leur ai pas encore payé tout ce que je leur dois. »



104 Secourir par de larges dons, c'est déjà bien. Mais ce n'est pas assez pour la charité du Roi. Ce n'est pas seulement son argent qu'il veut donner, c'est sa personne, avec une générosité, une délicatesse merveilleuses.

Chaque Vendredi-Saint, durant ses visites aux reposoirs, le Roi était pressé par une foule de mendiants. Les soldats de son escorte s'efforçaient de les écarter, de crainte qu'il ne fût bousculé. Saint Louis leur commandait cependant de les laisser s'approcher de lui, disant : « Eh quoi ! en ce jour Jésus-Christ n'a-t-Il pas supporté pour nous bien plus que je n'en supporte ici pour Lui ? »



**105** Durant tout l'Avent et le Carême, il recevait à sa table des miséreux qu'il tenait à servir lui-même. Il aimait surtout s'occuper des aveugles, qu'il faisait manger avec soin, mettant la nourriture dans leur bouche, épluchant soigneusement les morceaux de poisson avant de les leur donner. Il joignait ainsi l'humilité à la charité, car ces pauvres gens qui ne pouvaient le voir ne savaient pas que le Roi lui-même les servait.

Les plaies les plus répugnantes non seulement ne le rebutaient pas, mais l'attiraient, à cause de la plus grande misère de ces malheureux dont personne ne voulait s'occuper.



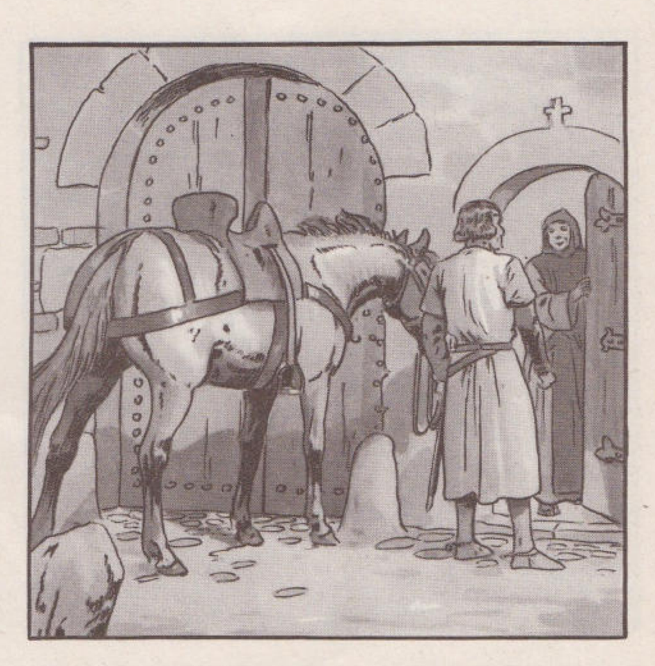
**106** Il y avait à cette époque beaucoup de lépreux. Rien n'existait alors pour les soigner, ni même pour les recueillir. De sorte qu'ils erraient à travers villes et campagnes, vivant de la nourriture qu'on leur jetait de loin, agitant sans cesse une sonnette spéciale, de couleur jaune, qu'on appelait le « flavel », afin d'avertir les gens de s'écarter de leur passage.

Un Vendredi-Saint, Louis IX est à Compiègne. Il parcourt la ville pour faire de pieuses visites dans les églises, escorté seulement de quelques soldats qui portent la bourse pour les aumônes. Il pleut. Les rues étroites sont pleines de boue.



**107** Et voilà qu'un son lamentable se fait entendre. Là-bas, de l'autre côté de la rue, marche un pauvre hère tout défiguré par son mal affreux. Les gens s'écartent rapidement. Personne ne songe à lui jeter, même de loin, une obole. Alors le Roi, au lieu de fuir, traverse la rue boueuse, s'approche du pauvre homme.

Ses soldats, de mauvaise grâce, l'ont suivi avec la bourse. Il y puise une large poignée d'or. Mais, avant de mettre dans la main tendue, une pauvre main déformée, rongée, dégouttant de sang et de pus, tout cet or, c'est un long et pieux baiser qu'il y dépose...



**108** Le Roi allait souvent à l'abbaye de Royaumont, qu'il avait fait construire, près de Paris. Il y possédait un petit pied-à-terre où il aimait séjourner de temps en temps. Or, parmi les religieux, il y en avait un, le frère Légier, qui était lépreux.

La lèpre avait atteint particulièrement son visage, rongeant le nez et les lèvres, qui étaient enflées et toutes fendues.

Chaque fois que saint Louis allait à Royaumont, il se réservait le soin de donner à manger à frère Légier.



**109** Un jour, quand le Roi arrive à la cellule où se tient le lépreux, celui-ci est en train de manger une tranche de porc. Le roi salue frère Légier, et, selon son habitude, se met à genoux pour le servir — car c'est Jésus-Christ Lui-même qu'il va servir ainsi — et il commence à lui mettre avec précaution les morceaux dans la bouche. Tout à coup, il lui demande : « Frère Légier, seriez-vous heureux de manger de la perdrix ? » Et, sur la réponse affirmative du malade, il envoie chercher des perdrix préparées pour son propre repas. « A quelle saveur les voulez-vous, frère Légier ? — Au sel », dit le frère.



**110** « Lors le Roi trancha les ailes d'une perdrix et en sala les morceaux. Mais, les lèvres du malade étaient fendues et le sel entrait dans les fentes, et il saignait, au point que le sang lui coulait par le menton. Il dit que le sel le blessait trop. Aussi le Roi mit-il des morceaux de sel pour donner de la saveur, mais ensuite il les essuyait soigneusement, afin qu'ils n'entrent pas dans les crevasses des lèvres. Après quoi, le Roi demanda au malade s'il voulait boire, et le malade dit : « oui » ; lors, le Roi l'abreuva. Et quand ce fut fait, le Roi pria le lépreux qu'il priât Notre Seigneur pour lui. »



**111** Fréquemment, saint Louis lavait les pieds des pauvres. Notamment chaque année, le Jeudi-Saint, en souvenir de l'exemple donné ce jour-là par Notre Seigneur.

« Une fois qu'il lavait les pieds à un pauvre, à genoux selon son habitude, ce pauvre (un aveugle sans doute), ne sachant pas qu'il était le Roi, lui demanda dans sa simplicité de lui nettoyer à fond les doigts de piedsoù il y avait beaucoup de saletés. Les assistants furent stupéfaits et tançaient le pauvre d'avoir été assez hardi pour demander une telle chose au Roi. Mais ce dernier s'acquitta avec douceur de cet humble office, lavant et essuyant entre les doigts de pieds avec ses doigts, et leur donnant pour finir le baiser de la charité. »



**112** Bien souvent, il se rendait dans les hôpitaux qu'il avait fondés, notamment à l'Hôtel-Dieu de Paris, ou à la Maison-Dieu de Compiègne, et là, il soignait les malades avec la douceur d'un infirmier attentif, pansant leurs plaies, les veillant la nuit, les aidant à bien mourir.

On peut vraiment dire que sa charité était inépuisable, et que les manifestations de cette charité étaient aussi diverses et innombrables que peuvent être innombrables les formes de la misère.





**113** Cette admirable charité est la marque d'une profonde piété. S'il aime ses sujets, s'il cherche par tous les moyens à les rendre plus heureux, s'il se penche avec tant de tendresse sur les plus misérables d'entre eux, c'est d'abord parce qu'il voit en eux des membres souffrants du Christ.

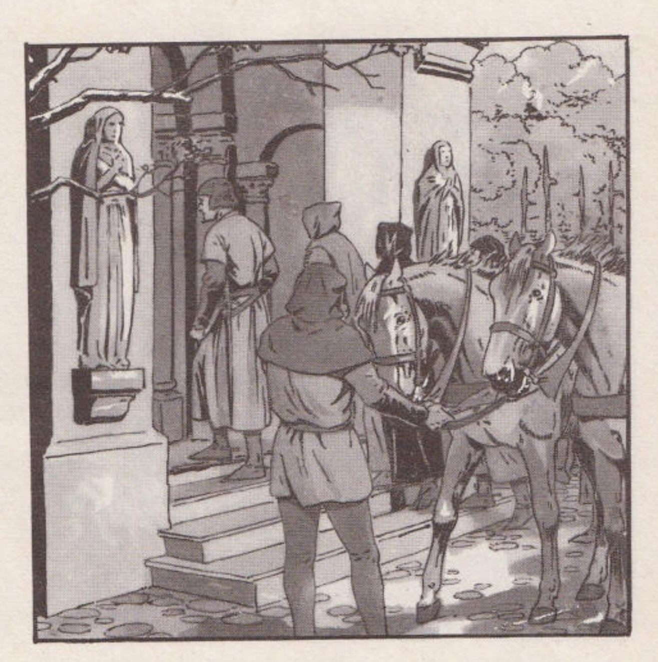
La piété du Roi est véritablement angélique. Malgré toutes ses obligations, malgré tout le temps qu'il passe à rendre la justice, à discuter avec ses conseillers des affaires du royaume, à secourir les pauvres, saint Louis trouve assez de temps pour prier le Seigneur.

**114** En vérité, il vit comme un moine dans son palais, récitant régulièrement, aux heures prévues par l'Eglise, les prières de l'Office divin.

Vous allez en juger. Voici en effet le programme de ses exercices de piété :

Dès minuit, il se lève, s'habille en hâte, seul, pour ne pas obliger ses gens à se lever, et se rend à la chapelle chanter les Matines. Il se recouche ensuite ; mais de bonne heure le matin, il y revient pour entendre deux messes : une messe basse, puis une grand-messe.





**115** L'après-midi, c'est l'Office des Morts qu'il récite dans sa chambre avec un de ses chapelains, avant de retourner encore le soir à la chapelle chanter Vêpres et Complies.

Mais, s'il est en voyage?... Eh bien ! cela n'empêche pas ses pratiques religieuses ; car, bien entendu, il s'arrange toujours pour avoir ses deux messes le matin, passant en général ses nuits de préférence dans une abbaye ou près d'une église ; et, tandis qu'il chevauche dans la journée, ses chapelains, à cheval autour de lui, récitent les prières de l'Office aux heures prescrites.

**116** Quand le cortège royal passe devant une église, tout le monde s'arrête, et y entre ; s'il y a juste alors un office ou un sermon, le Roi s'assied par terre, dans la poussière, pour écouter le sermon ou participer à l'office.

Tous les soirs, avant de se coucher, le Roi n'omet jamais de faire cinquante génuflexions en disant à chacune un *Ave Maria*.

Une des pieuses habitudes de saint Louis est passée dans la liturgie : celle de se prosterner pendant la messe, à l'*Homo Factus est* du Credo, pour vénérer le Fils de Dieu fait Homme.



**117** Il ne faut pourtant pas imaginer que ce roi si dévot, si charitable, si pénétré de ses responsabilités, soit un homme de mine sévère, austère dans ses manières... Bien au contraire ! Louis est un vrai saint, mais un saint aimable. Dans la vie de tous les jours, c'est un ami délicieux pour ses proches, et un homme d'une exquise simplicité.

Il veut que l'on soit gai autour de lui ; car il estime très justement qu'il n'y a pas besoin de prendre un air rébarbatif pour montrer qu'on est bon chrétien.



**118** A table, il veut que chacun parle à sa guise, sans contrainte, et il aime plaisanter avec ses convives. Il recommande surtout de ne pas employer le temps après le repas à faire de pieuses lectures, car, dit-il, c'est le moment de se récréer librement.

Il fit un jour, pendant un repas, une remarque qui vaut pour tout le monde et pour tous les temps. Comme deux de ses hôtes parlaient entre eux à voix basse, il leur dit : « Parlez tout haut, car autrement vos compagnons penseront que vous dites du mal d'eux. Si vous parlez à table de choses qui peuvent nous plaire, dites-le tout haut, ou sinon, taisez-vous ! »



**119** Son amitié pour Joinville est bien connue. Le bon Sénéchal, tout au long de ses fameuses « Chroniques » où il raconte la vie de Louis IX en narre nombre de traits touchants.

Voici, par exemple, une jolie scène. Elle se passe à Saint-Jean-d'Acre. Le Roi est très désireux de rester encore un certain temps en Palestine pour y consolider les défenses de quelques places fortes. Mais Blanche de Castille a envoyé des messagers pressant son fils de rentrer en France. La plupart des conseillers du Roi sont de cet avis et le lui disent.



**120** Seul Joinville est d'un avis contraire, et il ne se gêne pas, avec son franc-parler habituel, pour dire ce qu'il en pense. Pour lui, le Roi fera une mauvaise action en s'en allant maintenant. Sur quoi saint Louis répond seulement qu'il va réfléchir quelques jours et fera connaître ensuite sa décision.

On passe à table après le Conseil. Le Sénéchal est à côté du Roi, comme d'habitude, mais celui-ci ne lui adresse pas la parole de tout le repas. Et le pauvre Joinville est tout triste ; il se dit qu'il a eu tort, que le Roi est sûrement fâché contre lui...



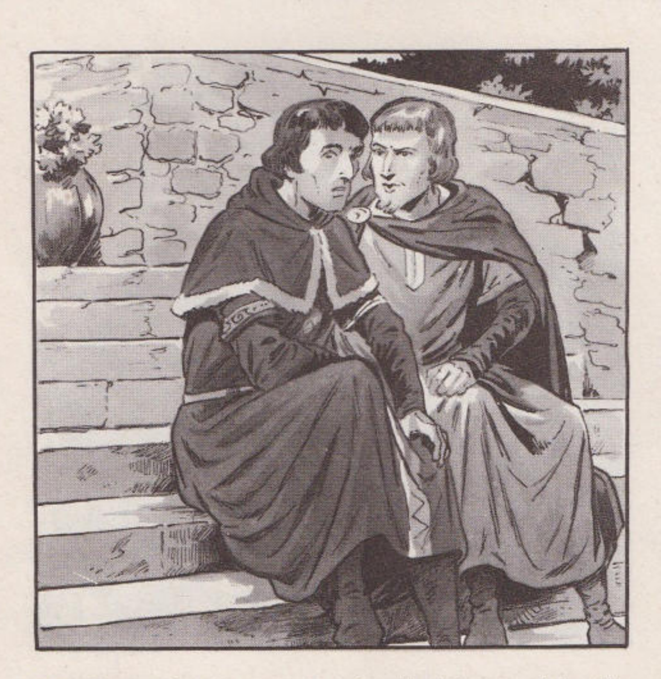
121 Le repas terminé, le Sénéchal se lève et vient s'appuyer aux barreaux d'une fenêtre, regardant vaguement dehors, absorbé dans ses tristes réflexions. Tout à coup, il sent quelqu'un qui, s'étant approché de lui, lui a mis les deux mains sur les épaules.

« La paix, laissez-moi tranquille », grogne Joinville, qui n'a pas envie d'être dérangé. Mais en même temps, il tourne légèrement la tête et reconnaît, contre sa joue, l'émeraude du Roi. Car c'était lui ! Et Louis de dire à mi-voix à son ami :

« Chut ! tenez-vous tranquille et soyez content. Car je ne suis pas du tout fâché de votre conseil, et vous le verrez dans huit jours ; mais d'ici là, n'en soufflez mot à personne. »



122 Une autre fois, c'est dans les jardins du château de Corbeil que la scène se passe. Il y a là, autour du Roi, ses familiers, parmi lesquels Robert de Sorbon, son chapelain. Et voici que ce dernier se met à quereller Joinville parce que, dit-il, son habillement est plus riche que celui du roi lui-même... Mais le Sénéchal ne se laisse pas faire. Il se défend vivement et passe à l'attaque. Si son habillement est riche, c'est qu'il l'a hérité de son père, et c'est bien normal qu'il s'en revête aujourd'hui. « Tandis que vous, Maître Robert, s'écrie-t-il, vous faites très mal, puisque simple fils de paysan, vous avez dédaigné l'habit de vos parents pour vous vêtir plus richement que le Roi. »



123 Saint Louis paraît très fâché que Joinville ait attaqué le chapelain, et il prend la défense de celui-ci contre son ami.

Mais quand Maître Robert s'est éloigné, il fait asseoir Joinville près de lui, sur les marches du perron, et lui dit à l'oreille :

« Je veux me confesser, Sénéchal, d'avoir défendu Maître de Sorbon contre vous. Mais je le voyais si ébahi qu'il avait bien besoin que je l'aide. Vous avez grand raison de vous vêtir bien. »

Cette charmante anecdote « nous montre en saint Louis l'homme tout frémissant de petites délicatesses, de scrupules constants, de la crainte obsédante de peiner autrui ».



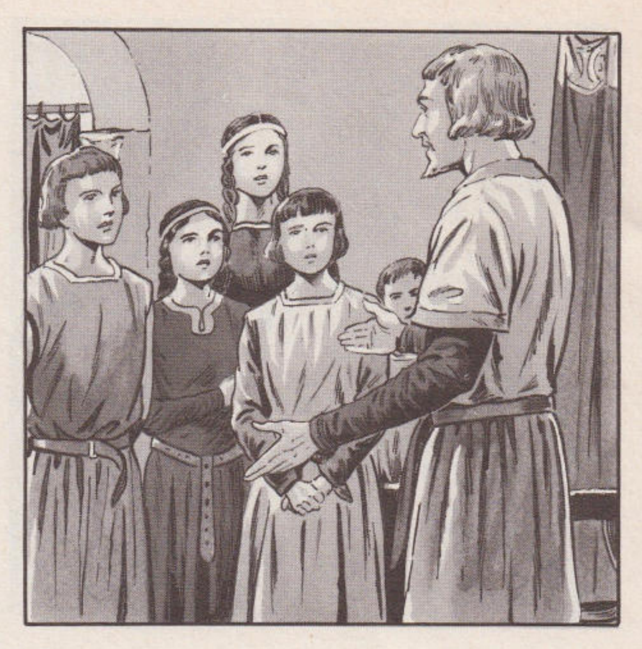
124 Louis IX s'habillait en effet toujours très simplement. Contrairement aux usages de son époque, il n'utilisait que des étoffes communes : laine et drap grossier — appelé « camelot » — et de couleurs sombres. Au milieu des gens de sa cour, c'était certainement lui le moins bien habillé.

Cela ne plaisait pas beaucoup à la reine Marguerite, qui, elle, était au contraire assez coquette. Elle s'en plaignit au Roi qui lui répondit malicieusement que, pour lui être agréable, il allait changer de vêtements.



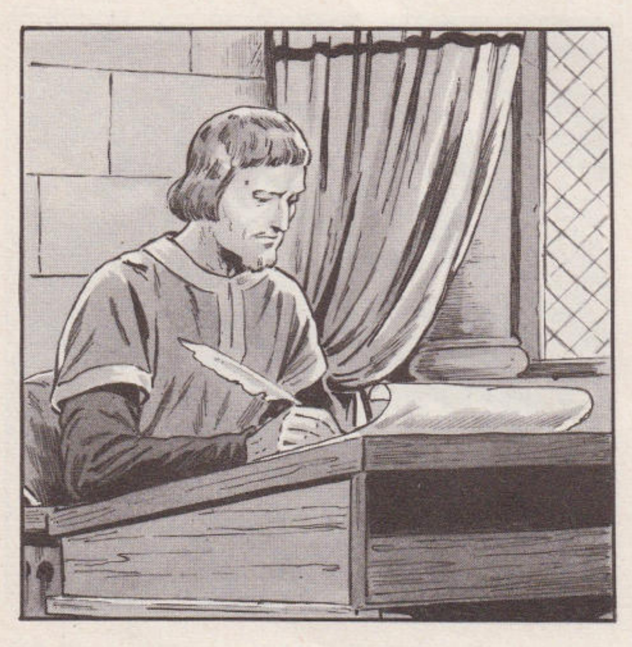
125 « Mais, précise-t-il, la loi conjugale qui oblige l'homme à plaire à sa femme, oblige aussi la femme à plaire à son mari. Si je dois vous obéir, vous devez en faire autant. Et donc, je veux que vous me fassiez le plaisir de vous habiller plus simplement. Vous porterez mes vêtements et je porterai les vôtres. »

La Reine, assez embarrassée, ne sut que répondre. Et comme, bien entendu, elle n'avait pas la moindre envie de faire l'échange que lui proposait son mari, elle ne souleva plus jamais cette question avec lui.



126 Sur ce chapitre de l'habillement, le Roi savait donner de sages conseils à ses fils et à ses filles. Ces conseils sont tellement pleins de bons sens que même les garçons et filles de maintenant peuvent les mettre en pratique.

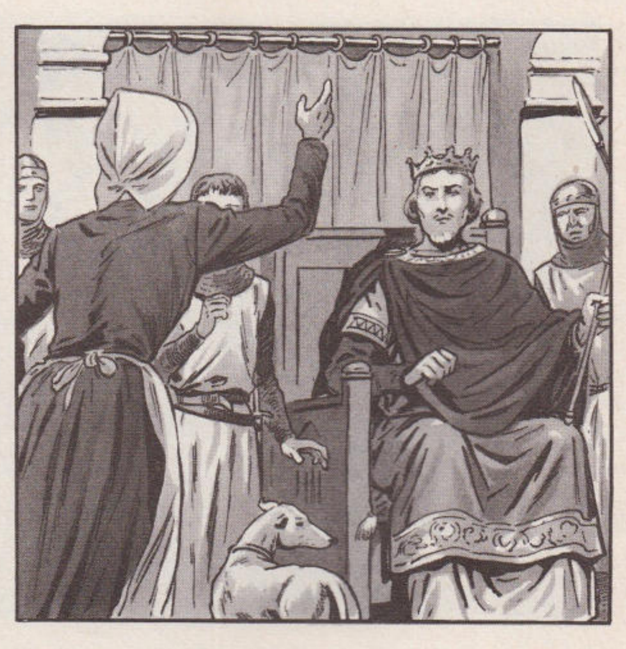
« La sagesse, dit-il un jour aux jeunes princes, est de s'habiller de telle façon que les personnes d'âge ne puissent pas dire que vous êtes trop élégant, et les jeunes gens que vous ne l'êtes pas assez. »



127 A sa fille Isabelle, sa préférée, mariée au roi de Navarre, il écrit :

« Il me semble qu'il est bon de ne pas avoir de plus belles robes et de bijoux qu'il ne vous en faut pour tenir votre rang. Il vaut bien mieux employer à faire des aumônes l'argent que vous dépensez à vous acheter de nouveaux atours. Soyez sûre qu'il sera ainsi mieux employé et que vous n'en dépenserez jamais trop de cette façon.

Je pense aussi qu'il est bon de ne pas passer trop de temps et de ne pas avoir trop de souci pour vous faire belle et vous parer ; dans ce domaine, mieux vaut moins que plus. »



128 Saint Louis pouvait exiger beaucoup de ceux à qui il donnait ces conseils. N'était-il pas le premier à donner l'exemple d'une telle simplicité ?

Son admirable humilité apparaît dans cette petite scène que nous raconte un de ses contemporains.

Une femme du peuple, appelée Sarrette, mécontente de s'être vu refuser une rente qu'elle réclamait de son seigneur, se mit à injurier furieusement le Roi qui venait de rejeter sa plainte.



**129** « Fi, devrais-tu être roi de France ? cria-t-elle. Tout autre serait mieux que toi sur le trône, car tu n'es que le roi des Frères Mineurs et des Frères Prêcheurs, le Roi des Prêtres et des clercs ! C'est grand dommage que tu sois roi de France, et grand étonnement que tu n'aies encore été chassé du royaume ! »

Le Roi la laissa dire tranquillement jusqu'au bout, empêchant ses sergents de la jeter dehors, puis il se contenta de lui répondre en souriant :



**130** « Vous dites bien vrai, je ne suis pas digne d'être Roi. Et Notre Seigneur aurait mieux fait, bien sûr, de mettre à ma place un autre Roi qui aurait mieux su que moi gouverner le royaume. »

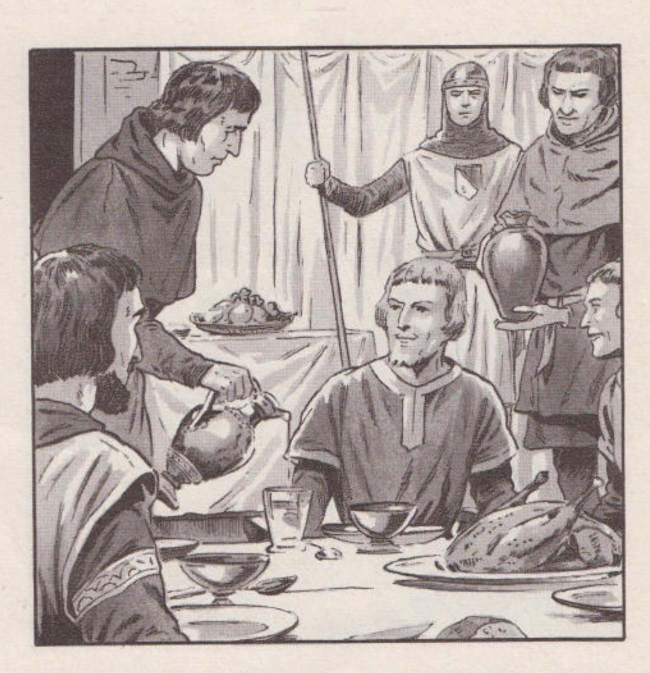
C'est l'humilité chrétienne qui inspira au Roi cette réponse. Mais, dans d'autres circonstances, Louis agit en roi pénétré de sa dignité, et n'admet pas qu'on refuse de lui obéir quand il estime qu'à travers sa personne, c'est le prestige de la royauté qui est attaqué.



**131** L'esprit de pénitence du Roi, qui le pousse à s'habiller modestement, à pratiquer héroïquement la charité, apparaît surtout quand il est à table.

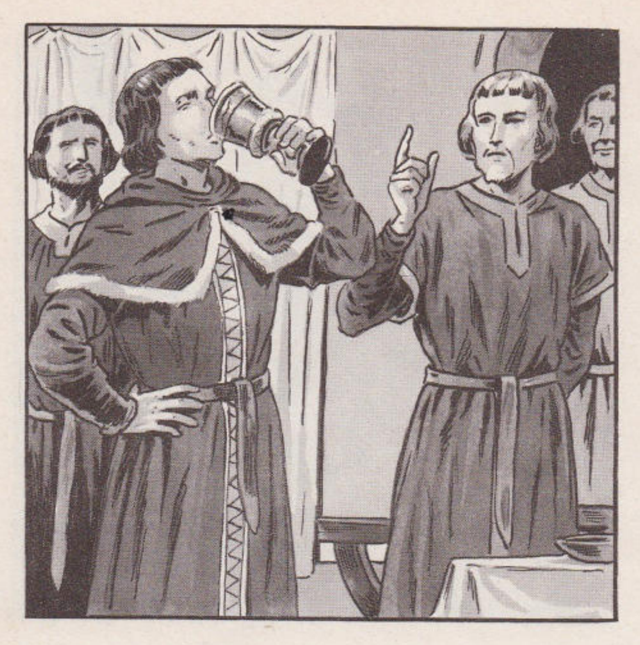
Il tient à ce que ses convives soient largement servis et que les repas soient abondants et fins ; mais il est, pour lui-même, d'une sobriété extraordinaire. Qu'on en juge !

Il se prive volontairement des mets les plus délicats, en particulier des beaux fruits qu'il aime pourtant beaucoup. Si on lui sert une sauce qu'il trouve trop savoureuse, il verse de l'eau dedans pour la rendre fade...



**132** On dispose devant son couvert un verre et une coupe : sur le premier est tracée une ligne qui marque la limite de la hauteur du vin. L'eau est versée par-dessus, de sorte qu'en fait, les trois-quarts du verre en sont remplis. Mais cela ne suffit pas au désir de mortification du Roi.

Il verse le contenu du verre dans la coupe, et, après avoir bu, il ne remet jamais que de l'eau, au point que, finalement, ce qui demeure au fond de la coupe n'a plus ni l'apparence ni le goût du vin.



**133** Pareil régime ne convient guère à Joinville qui, lui, « boit sec ». Il disait qu'il pouvait le faire sans danger, « les médecins lui ayant trouvé la tête trop grosse et l'estomac trop froid pour qu'il pût s'enivrer ».

Mais Louis IX de lui répliquer : « Les médecins se moquent de vous. Et si vous ne prenez l'habitude de tremper d'eau votre vin dès votre jeune âge, quand vous serez vieux, il sera trop tard, la goutte, les maux d'estomac vous mineront la santé. Si alors vous continuez à boire du vin pur, vous vous enivrerez tous les soirs, et quoi de plus laid qu'un vieillard ivre ? »



**134** Dans sa jeunesse, saint Louis était vif et emporté ; mais il a tellement lutté contre son mauvais caractère qu'il est devenu un modèle de douceur. C'est d'ailleurs la douceur d'une âme forte, et non la faiblesse d'un homme craintif.

Un jour, un de ses vieux serviteurs, alors qu'il soigne le Roi dont la jambe est malade, laisse, par maladresse, tomber la chandelle avec laquelle il s'éclaire, et Louis IX est cruellement brûlé. Au pauvre valet qui se lamente, le Roi se borne à dire : « Mon aïeul vous avait chassé pour bien moins. » En effet, Philippe-Auguste avait renvoyé ce serviteur pour une simple peccadille, une bûche qui fumait trop dans la cheminée.



**135** On se rappelle à quel point Blanche de Castille l'avait élevé dans l'horreur du péché. Lui-même se souvenant de cet enseignement, écrit à sa fille Isabelle : « Vous devez avoir la volonté de ne jamais faire de péché mortel, mais d'être prête à souffrir mille tortures et même la mort plutôt que d'en commettre. »

De même, un jour, le Roi interroge son fidèle Joinville pour lui demander s'il préférerait être lépreux ou avoir fait un péché mortel. « J'aimerais mieux, s'écrie le Sénéchal, en avoir fait trente que d'être lépreux !



**136** — Vous parlez comme un étourdi, lui répond sévèrement le Roi, il n'y a de plus vilaine lèpre comparable au péché mortel. Quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps, mais quand l'homme qui a fait le péché mortel meurt, il ne sait, ni n'est certain d'avoir eu assez de repentir pour mériter le pardon de Dieu.

Aussi je vous prie d'avoir à cœur, pour l'amour de Dieu et de moi, d'aimer mieux tout mal de lèpre ou toute autre maladie pour votre corps, qu'un seul péché mortel pour votre âme. »



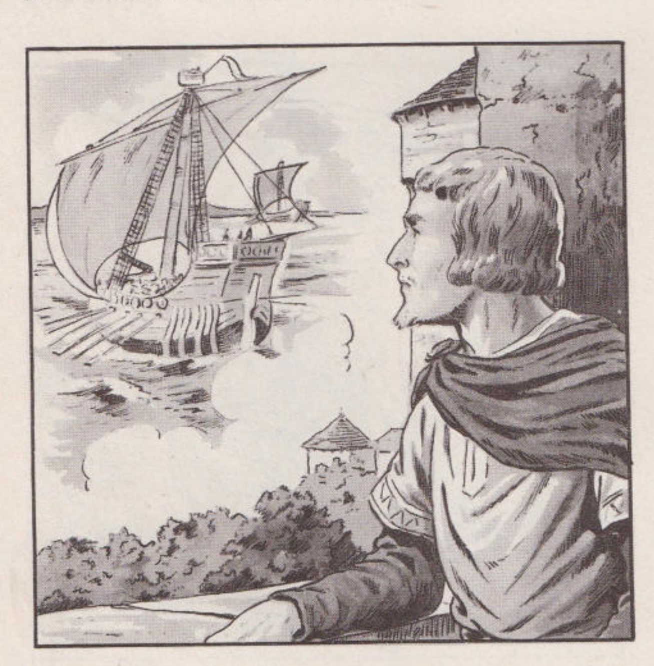
**137** Tous ces enseignements, le Roi les donnait à l'occasion de conversations enjouées et amicales, mais jamais à la façon de sermons rébarbatifs. Il savait rendre la vertu aimable. Lui-même, d'ailleurs, prêchait d'exemple.

Il savait, pour chacun, trouver les paroles qui convenaient le mieux à son âge et à sa situation. C'était un merveilleux causeur qui enchantait ses convives et savait toujours tirer, de l'histoire la plus simple, la leçon qui ramenait tout à Dieu.



**138** Lorsque, gravement malade à Fontainebleau et croyant mourir, il appela à son chevet son fils, le futur Philippe III, il lui adressa ces admirables recommandations : « Je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume, car j'aimerais mieux qu'un Ecossais vînt d'Ecosse et gouvernât le royaume, bien et loyalement, que toi si tu devais le gouverner mal...

Si Notre Seigneur t'envoie quelque maladie ou autre chose, tu le dois souffrir de bonne volonté et Lui en rendre grâces, car tu dois penser que c'est pour ton bien... Et si Notre Seigneur t'envoie quelque joie ou prospérité, tu dois aussi Lui en rendre grâces humblement, mais ne pas en avoir d'orgueil. »



**139** Les années ont passé. Le Roi, de plus en plus, se rapproche de la perfection. Le royaume est plus prospère et plus heureux que jamais. La justice est rendue, les seigneurs sont en paix les uns avec les autres, les pauvres sont secourus.

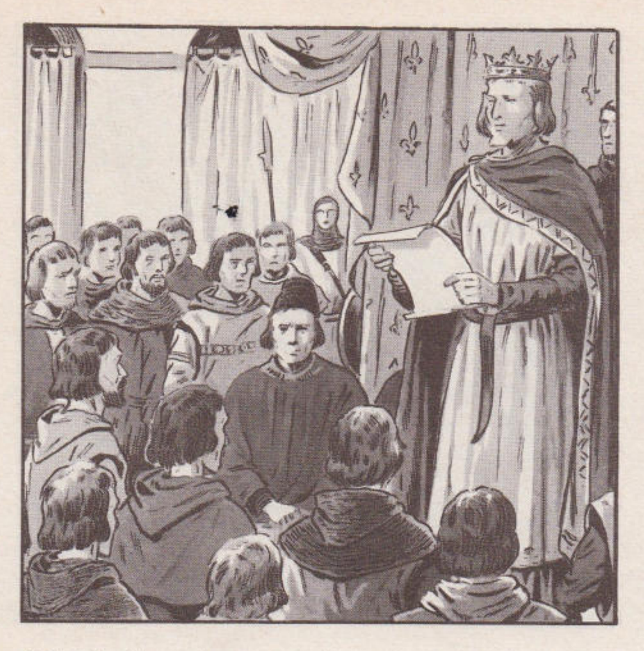
Alors Louis IX pense de nouveau à la Terre Sainte qu'il n'a pu délivrer, et dont il a gardé la nostalgie.

Depuis Mansourah et Saint-Jean-d'Acre, il ne songeait qu'à recommencer la Croisade.



**140** Les tristes nouvelles reçues de Palestine augmentaient encore son désir : en effet, Nazareth, puis Bethléem, Césarée, Antioche enfin, tombaient successivement aux mains des Infidèles.

Le Roi se désespérait de voir retourner à l'Islam les territoires qui avaient été reconquis. Il lui était insupportable de penser que le tombeau du Christ restait toujours aux mains des Musulmans, et de voir le christianisme disparaître peu à peu de ces pays qui avaient vu naître et mourir le Sauveur.



**141** Dès lors, le projet d'une nouvelle Croisade devint chez lui une volonté inflexiblement arrêtée. Il s'ouvrit de son intention au Pape Clément IV et convoqua les barons francs et tous ses vassaux à une grande réunion qui se tint à Paris le 25 mars 1267.

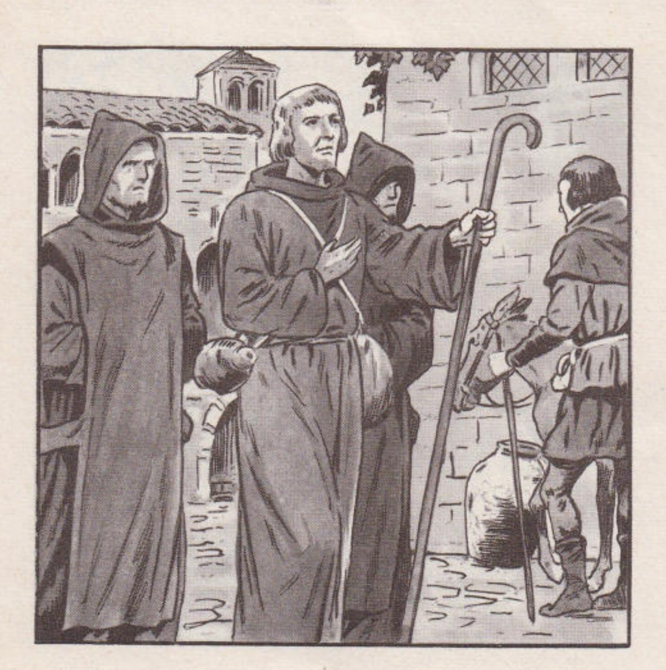
Désespérés à l'idée de voir partir le Roi une seconde fois, la plupart des Conseillers jugèrent fort sévèrement l'annonce que leur fit saint Louis de son départ.

Joinville lui-même, le si cher compagnon du Roi, refusa de l'accompagner.



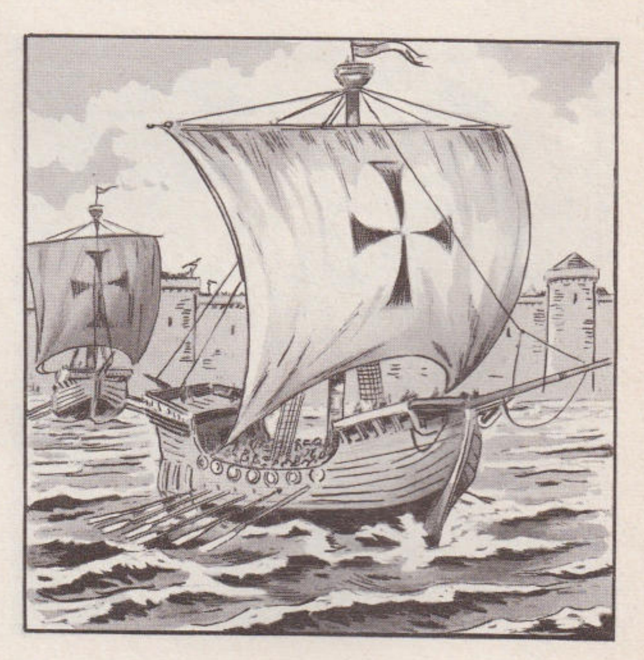
**142** Mais Louis IX fut inébranlable. Il avait décidé de partir et aucune remontrance ne put changer sa résolution.

Pendant trois ans, il prit toutes ses dispositions pour organiser et équiper l'expédition qu'il allait diriger, puis il rédigea son testament et régla toutes les questions intéressant la régence du royaume durant son absence. Comme il emmenait avec lui les trois fils qui lui restaient, sa fille Isabelle, son gendre le roi de Navarre et son frère Alphonse de Poitiers, il désigna l'Abbé de Saint-Denis pour gouverner le royaume en son absence.



**143** Toutes ses affaires ainsi mises en ordre, il alla en pèlerinage à l'abbaye de Saint-Denis, puis se rendit, pieds nus, à Notre-Dame de Paris. Et, le 15 mai 1270, il quitta la reine Marguerite, qu'il ne devait plus revoir, et s'achemina, après être passé par Vézelay, vers Aigues-Mortes où il allait s'embarquer comme la première fois.

Mais l'élan et l'enthousiasme qui soulevaient le roi de France n'avaient pas réussi à entraîner autant de volontaires que lors de la précédente Croisade, et le nombre des Croisés était beaucoup plus faible que vingt-deux ans plus tôt.



**144** Où va-t-on aborder cette fois? Lors d'un Conseil de guerre qui réunit ses principaux vassaux, le Roi leur fait part du but de l'expédition : Tunis. Pourquoi Tunis, apparemment si éloignée de la Palestine? C'est que la Tunisie était à cette époque possession égyptienne, comme la Palestine. Et c'est de ces terres, très fertiles, que les Sultans d'Egypte tiraient leurs principales ressources, particulièrement en chevaux. Frapper Tunis, c'était frapper l'Egypte au point sensible.

De plus, Charles d'Anjou, roi de Sicile et frère de Louis IX, qui était fort ambitieux, avait promis à son frère un large concours si la Tunisie était attaquée. Il espérait bien en tirer profit.



**145** Le principal objectif de saint Louis à cette expédition contre Tunis était l'espoir de convertir au christianisme le prince Al Mustancir Billah, dont on disait qu'il s'intéressait à la religion chrétienne. Le roi de France lui avait fait envoyer des messagers : « Dites à votre Maître, leur commanda-t-il, que je désire tant le salut de son âme, que je voudrais être dans les prisons des Sarrasins jusqu'à la fin de ma vie sans plus jamais voir la clarté du jour pourvu que lui et son peuple se fassent chrétiens. »



**146** La flotte française met à la voile le 1er juillet, à Aigues-Mortes, et, après avoir essuyé une violente tempête dans le Golfe du Lion, aborde à Cagliari sur la côte de Sardaigne où des troupes étrangères, qui s'étaient embarquées à Marseille, rejoignent les Croisés, avec le Cardinal-Légat qui accompagne l'expédition.

Le 17 juillet, l'armée aborde à Carthage. Rapidement balayés, les Musulmans qui s'opposent au débarquement s'enfuient en désordre, et le roi établit son camp dans une large vallée, bien pourvue en eau douce.



**147** Mais les Sarrasins reviennent à la charge et harcèlent sans cesse les Français. De plus, ils usent d'un procédé déloyal, se présentant par petits groupes comme des néophytes qui demandent le baptême. On les accueille amicalement. Mais sitôt qu'ils sont assez nombreux, ils massacrent une centaine des nôtres.

La lutte continue ainsi pendant quelque temps, guerre d'escarmouches et d'embuscades qui oblige les Croisés à se tenir sans cesse sur leurs gardes.



**148** Le camp des Croisés, situé sur un espace étroit, ne dispose pas d'eau potable à l'intérieur de ses limites. Pour atteindre le puits le plus proche, il faut livrer bataille. Cette situation est d'autant plus pénible que c'est l'été, et que le climat, auquel les Français ne sont pas habitués, est dur. Pour comble de malheur, les Sarrasins envoient sur le camp des nuages de sable brûlant qui déssèchent les poumons et augmentent la soif.

L'attente, dans ces conditions, risque d'être désastreuse. Saint Louis voudrait aller de l'avant tout de suite ; mais l'entourage du Roi lui fait remarquer qu'il faut attendre Charles d'Anjou avec ses importants renforts.



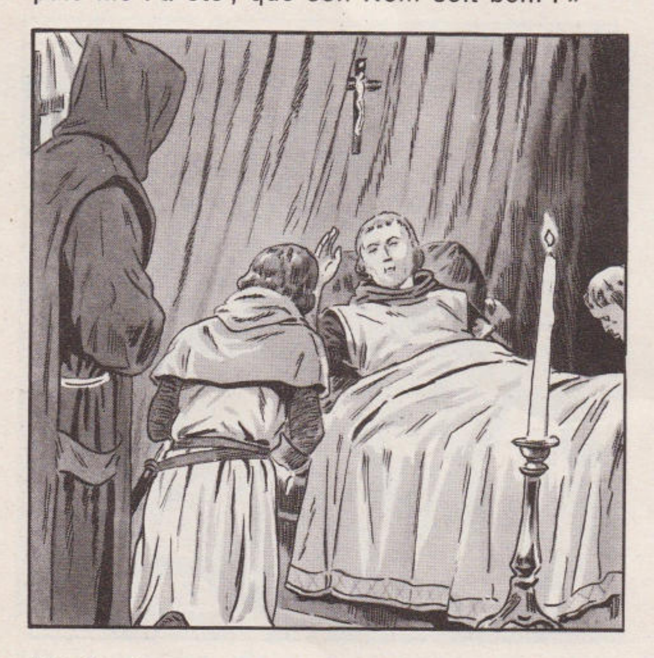
**149** C'est alors qu'une épidémie provoquée par la chaleur, l'insuffisance des vivres, et surtout le manque d'eau, s'abat sur l'armée : genre de dysenterie ou de choléra.

Une des premières victimes est le jeune prince Jean-Tristan, le fils de saint Louis né à Damiette dans les circonstances tragiques que l'on sait. Ce charmant prince, beau jeune homme de vingt ans, parti plein d'enthousiasme aux côtés de son père, meurt le 3 août. On n'osa pas annoncer au Roi, déjà malade, le décès de son fils. Ce n'est que quelques jours plus tard que son confesseur lui apprend l'affreuse nouvelle. Toujours résigné à la volonté de Dieu, le souverain dit simplement : « Le Seigneur me l'a donné, puis me l'a ôté ; que son Nom soit béni ! »



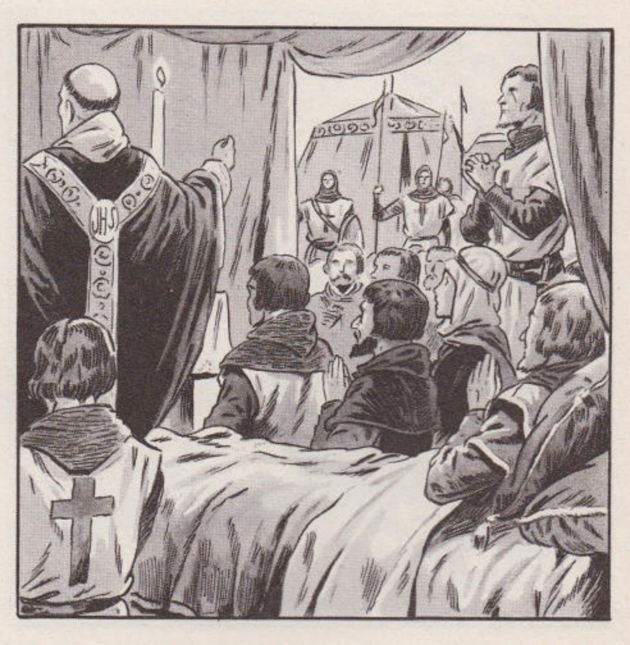
**150** L'état du Roi empire rapidement. Se sachant perdu et surmontant ses souffrances avec une grande force d'âme, il appelle à son chevet l'héritier du royaume, Philippe, et lui laisse ses derniers enseignements qui constituent un admirable programme de vie chrétienne.

« Beau fils, lui dit-il, la première chose que je t'enseigne, c'est que tu mettes tout ton cœur à aimer Dieu, car sans cela nul ne peut se sauver. Garde-toi donc de faire choses qui Lui déplaisent, à savoir péchés ; tu devrais plutôt désirer souffrir toutes manières de tourments que de pécher mortellement.



**151** Aie le cœur doux et pitoyable aux pauvres. Fais justice à chacun, tant au pauvre qu'au riche. Veille bien à ce que tes sujets vivent en paix entre eux, et soient loyaux vis-à-vis de toi. Maintiens surtout dans les bonnes villes et cités les libertés que tes devanciers leur ont accordées...

... Et je te supplie, mon enfant, que tu aies de moi souvenance ainsi que de ma pauvre âme et que tu me secoures par messes, oraisons, prières, aumônes et bienfaits par tout ton royaume ; et je te donne toute bénédiction que jamais père puisse donner à son enfant. »



**152** Pendant quatre semaines, l'agonie du Roi va se prolonger. Parfaitement conscient de son état, il continue encore à donner des ordres à l'armée, suit dévotement, de son lit, la messe dite chaque matin sous sa tente. Lorsque sa fin approcha, il communia et reçut l'Extrême-Onction.

Le 25 août 1270, au lever du jour, joignant les mains, il put encore prier distinctement : « Beau Sire Dieu, dit-il, aie pitié de ces pauvres gens que j'ai amenés ici et reconduis-les dans leur pays ; ne permets pas qu'ils tombent en la main des Infidèles et qu'ils soient obligés de renier leur foi en ton saint Nom. »



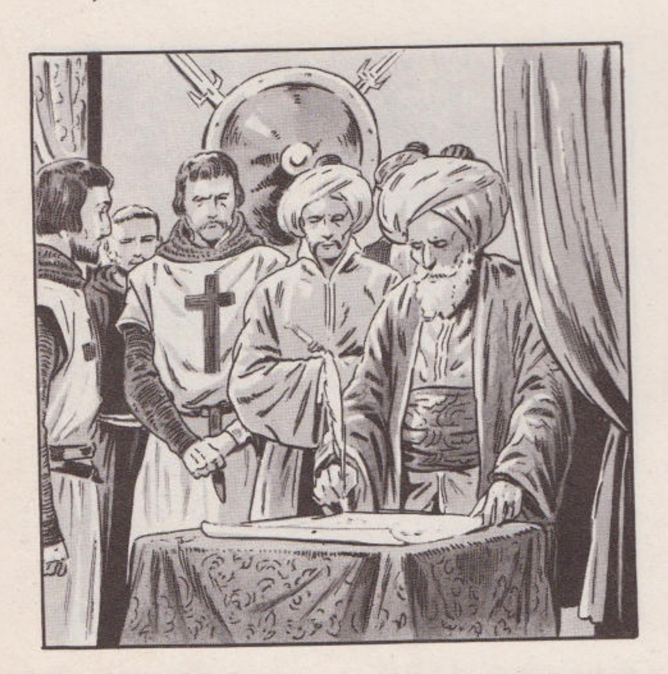
**153** Un peu plus tard, ses lèvres murmurèrent : « Seigneur, j'entrerai dans ta demeure. » Toute l'armée en pleurs entourait sa tente. Il eut encore la force d'ordonner qu'on l'étendît sur une couche de cendres. Veillé jusqu'aux dernières minutes par sa fille Isabelle, les bras en croix, le visage rayonnant de sérénité et de foi, à trois heures de l'après-midi, il rendit le dernier soupir.

Le Roi quittait ce monde dans sa cinquante-septième année. La nouvelle se répandit immédiatement dans tout le camp, et ce fut une lamentation déchirante de tous ces braves pleurant leur père.



**154** A peine Louis IX vient-il d'expirer qu'apparaît la flotte de Charles d'Anjou, dont l'arrivée sauve l'armée croisée. Le frère du Roi, après avoir débarqué, vient aussitôt s'agenouiller devant le corps de son frère. Puis, avec son autre frère Alphonse de Poitiers, il se rend, pour le saluer, dans la tente du nouveau roi, Philippe III.

Le jeune roi de France — que sa bravoure devant l'ennemi allait bientôt faire surnommer « Le Hardi » — décide de continuer l'œuvre entreprise par son père et, avec les renforts qui viennent d'arriver, il attaque les Musulmans.



**155** L'ardeur des Croisés, exaspérée par la mort de saint Louis, refoula les troupes ennemies avec une telle vigueur que, craignant la prise d'assaut de Tunis, le Sultan préféra négocier avec les Francs.

Deux accords, signés les 13 octobre et 21 novembre, aboutirent, moyennant l'évacuation de la Tunisie, à la libération des prisonniers chrétiens.

De plus, l'engagement fut pris par le Sultan de laisser librement s'installer en terre tunisienne « des prêtres et des moines chrétiens, qui pourraient demeurer dans ses états et y bâtir des monastères et des églises ».



**156** Le corps de Louis IX fut ramené en Sicile par son fils et son frère, mais, au cours du voyage, la flotte fut en partie jetée à la côte par suite d'une effroyable tempête.

Peu après, le roi et la reine de Navarre, gendre et fille de saint Louis, Alphonse de Poitiers et sa femme, son frère et sa belle-sœur succombaient à leur tour, victimes du même mal que le Roi.

Tel fut le tragique bilan de la dernière Croisade pour la famille royale.



**157** Le cœur du Roi fut conservé à l'abbaye de Monreale, près de Palerme. Sa dépouille, accompagnée par Philippe III, revint en France, après avoir été, à Rome, saluée par le Pape.

A Paris, les funérailles solennelles eurent lieu à Notre-Dame, au milieu d'une foule immense en larmes. Puis, le lendemain, l'abbaye de Saint-Denis reçut le corps du Roi qui prit place aux côtés des cercueils de son père et de son grand-père. C'est là qu'il reposa jusqu'aux sombres jours de la Révolution.



**158** Immédiatement, les miracles dus à l'intercession de saint Louis se multiplient. Le dossier constitué en vue de la canonisation ne cite pas moins de 65 cas de guérisons miraculeuses. Citons-en au moins quelques exemples :

Un petit garçon de 4 ans, Geoffroy de Clamart, avait, en jouant, pénétré dans un cellier où de nombreux tonneaux répandaient une odeur de moût tellement violente que l'enfant, asphyxié, tomba mort au fond d'un tonneau, d'où l'on eut beaucoup de peine à le retirer. Avant de l'ensevelir, ses parents portèrent le petit corps au tombeau du Roi et, aussitôt, l'enfant revint à la vie.



**159** Un anglais, Hugues de Norenton, établi corroyeur à Saint-Denis, tout près de l'abbaye, se moquait des longues processions de pèlerins qui, chaque jour, passaient devant sa porte, se rendant au tombeau. Un jour, il tomba subitement paralysé. Pris de repentir, il se fit porter, lui aussi, près de la tombe, et là, toute la nuit, il pria. Le matin, alors qu'on allait l'emmener, il se sentit guéri et, versant des larmes de reconnaissance, il baisa avec dévotion le tombeau. Or, nous dit un chroniqueur, « il n'avait jamais voulu le faire jusqu'alors ».



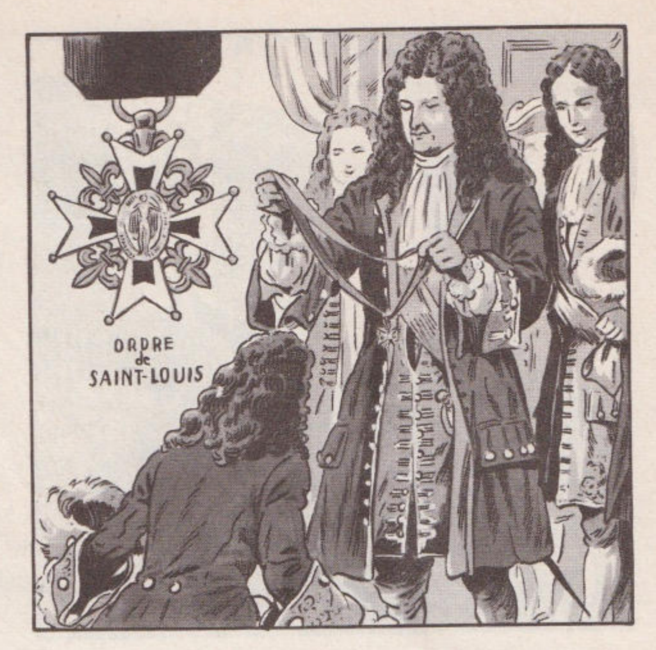
**160** Une femme, appelée Hodierne, qui habitait un petit village au bord de la Seine, était boiteuse de naissance. Elle aussi se fit transporter à Saint-Denis, à huit reprises différentes. Finalement sa persévérance fut récompensée : elle cessa tout à coup de boiter, et put rentrer à pied chez elle.

De même, une petite fille de Gonesse qui ne pouvait marcher fut portée par sa mère auprès du tombeau. Durant six jours et six nuits, la brave femme demeura en prière dans l'église, suppliant saint Louis de guérir son enfant. Le septième jour, la fillette se redressa et se mit joyeusement à courir.

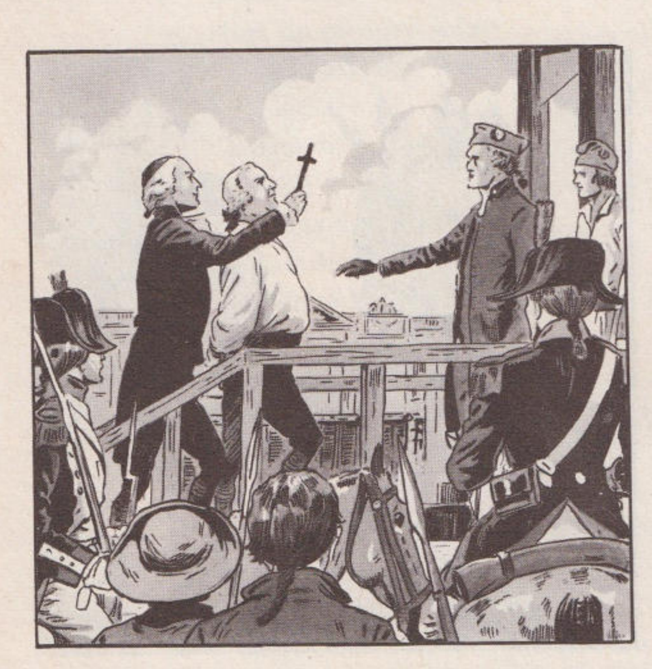


**161** D'autres miracles se produisirent par l'intercession de saint Louis, sans même que les malades aient besoin de venir jusqu'à Saint-Denis.

Tel ce bon curé d'une paroisse du diocèse de Chartres qui avait pris froid en faisant un voyage à cheval, en hiver, sans manteau. Son visage avait tellement enflé qu'on ne distinguait plus le nez des joues, et qu'il était horrible à voir. Un matin, pendant qu'il célébrait sa messe, il fut inspiré par Dieu de prier le saint Roi de le guérir, ce qu'il fit aussitôt avec ferveur. Là-dessus, il s'endormit et, à son réveil, constata que son enflure avait complètement disparu.



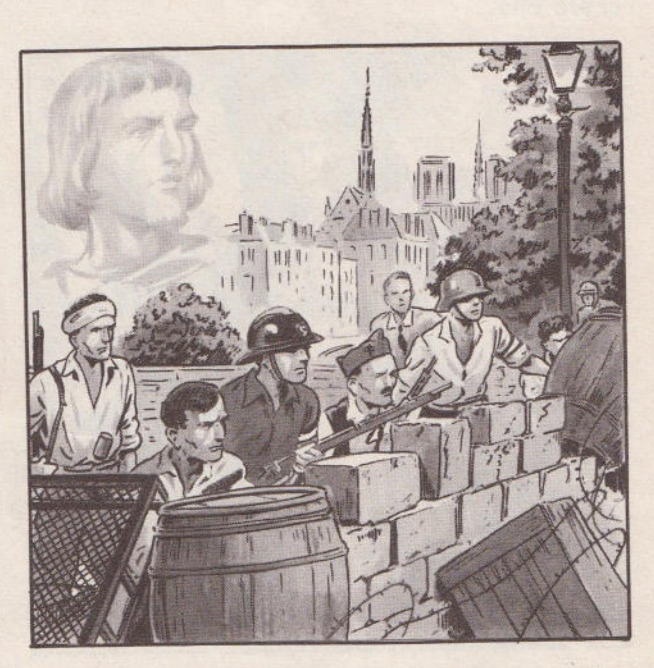

**162** Un quart de siècle seulement après la mort du Roi, le Pape Boniface VIII le canonisa en grande pompe à Rome. Il disait, parlant des innombrables témoignages de sainteté révélés par l'enquête « qu'un âne eût ployé sous le poids des parchemins où on les avait consignés ».
Le rayonnement de sainteté de Louis IX s'étend sur toute sa race qu'il protégera pendant plus de cinq siècles.
Lorsque Louis XIV voulut créer un ordre de chevalerie destiné à récompenser les grands serviteurs du royaume, il donna à cet ordre le nom de « Saint-Louis », aucun autre modèle ne lui paraissant plus propre à servir de patron pour ceux qu'il voulait honorer.



**163** Quand Louis XVI mourut sur l'échafaud, son confesseur, pour le préparer au sacrifice suprême, n'eut qu'à appeler sur lui la bénédiction de son glorieux ancêtre : « Fils de saint Louis, lui dit-il en lui présentant la croix, montez au ciel. »

Saint Louis a forcé l'admiration des ennemis de l'Eglise, et même Voltaire se sentit obligé de faire son éloge.

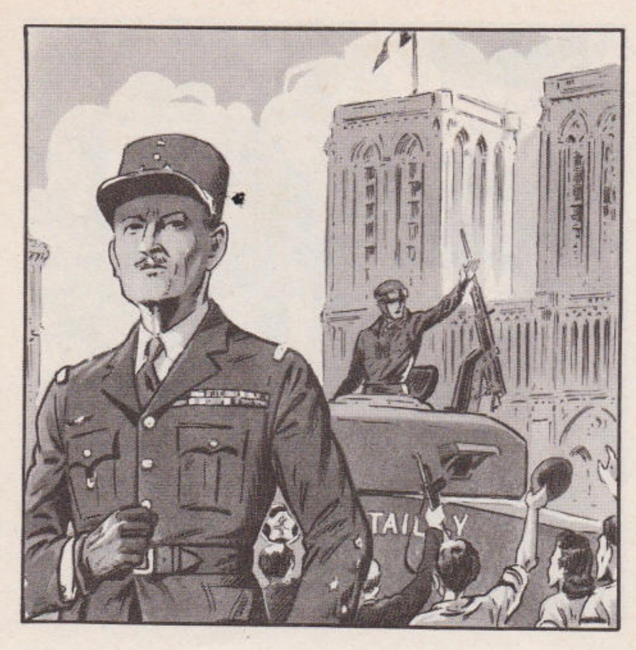
Au cœur de Paris, l'île Saint-Louis conserve, pour les générations qui se succèdent, le souvenir du plus grand de nos rois.



**164** Tout près de là, la Sainte Chapelle se dresse comme la prière continuelle du saint dans la cité dont il est, avec sainte Geneviève, le protecteur.

Cette protection, ne l'a-t-il pas manifestée d'une façon vraiment miraculeuse voici quelques années ? Même les plus jeunes parmi les petits Parisiens qui liront cette histoire peuvent s'en souvenir.

Pendant l'été de 1944, les armées alliées avancent à travers la France pour la libérer des occupants allemands. Et voilà que Paris se soulève.




165 Les Résistants de la capitale font du bon travail, mais ils ne sont pas en nombre suffisant, ni suffisamment armés pour tenir longtemps, et ils risquent fort d'être écrasés. Les représailles peuvent être terribles pour eux, mais plus encore pour la ville dont les plus beaux monuments seront peut-être détruits.

Alors le Comité National de la Résistance lance un S.O.S. Le Général Leclerc arrache au commandement allié l'autorisation de foncer sur Paris à la tête de la 2e D.B. Il fait des prodiges...

Et le 24 août au soir, à l'heure où l'Eglise récite les premières Vêpres de l'Office de saint Louis, les blindés de Leclerc pénètrent dans la capitale. Paris est sauvé. Saint Louis a gardé sa chère cité.




166 A nos yeux, de même qu'aux yeux de ses contemporains, le règne de saint Louis apparaît lumineux dans notre histoire. Jamais autant que pendant son règne, la France n'a mieux mérité le beau titre de « fille aînée de l'Eglise » que lui avait décerné la Papauté.

Le grand Roi s'est tellement identifié à la France que, maintenant encore, à l'étranger, c'est sous son patronage que se groupent les Français résidant loin de leur pays.

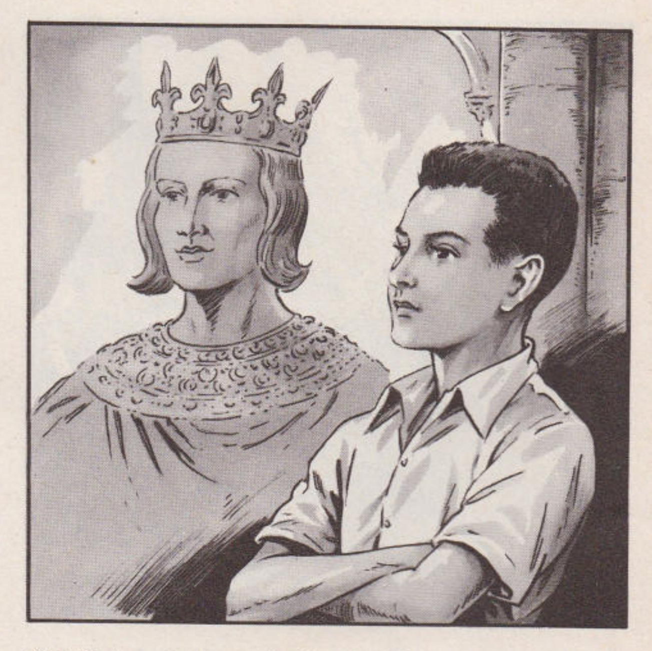
Dans plusieurs capitales, l'église nationale française est dédiée à saint Louis. On l'appelle alors, comme à Rome : « Saint-Louis-des-Français. »



167 Louis IX a sanctifié la fonction royale. Il lui a donné une telle gloire que celle-ci a rejailli sur ceux qui, à sa suite, sont montés sur le trône de France.

Si saint Louis fut un grand roi, c'est parce qu'il fut d'abord un grand saint. Et c'est parce qu'il a voulu avant tout servir Dieu en faisant son « métier » de roi qu'il est devenu le symbole même de la royauté.

Notre pays a eu d'autres monarques glorieux et célèbres, mais pas un n'a autant personnifié la France, aucun n'a été plus populaire et plus aimé.



168 Toi qui viens de lire le récit de cette belle vie semblable à une épopée, retiens la grande leçon que te donne saint Louis :

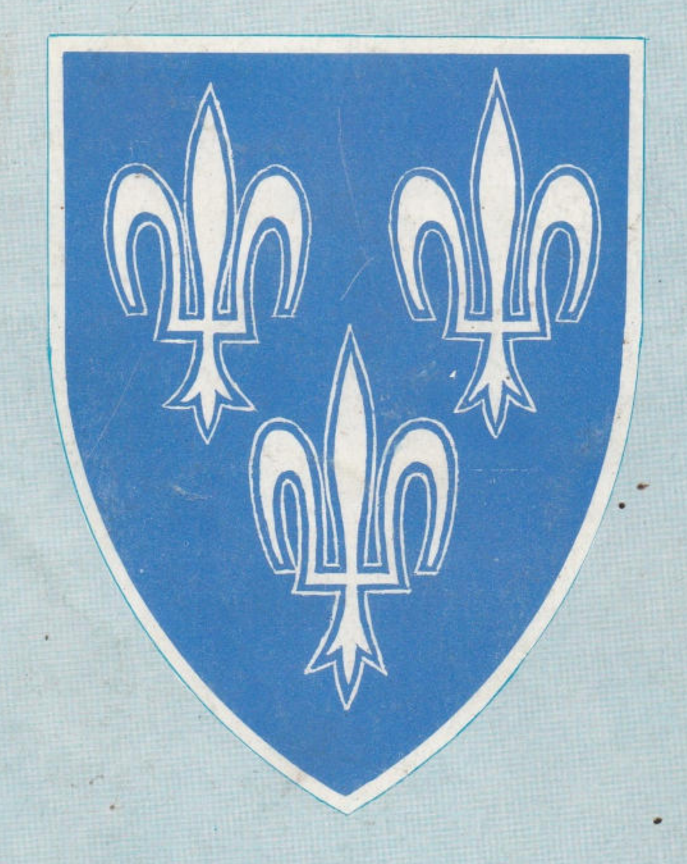
La meilleure façon de se sanctifier, c'est d'accomplir, de son mieux, par amour pour Dieu, son devoir d'état.

Saint Louis nous a donné l'exemple. Demande-lui de t'aider à l'imiter.

Et demande-lui surtout de toujours protéger la France qu'il a tant aimée et si bien servie.

# Table des matières

★



IMP. GIRAUD-RIVOIRE, LYON-PARIS